

atures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE

	Page
IDÉAL ET PRINCIPES	
Littérature et « beaux sentiments » Théophile Bertrand	3
<i>Sagesse grecque et paradoxe chrétien</i> de Charles Moeller.....Théophile Bertrand	8
ÉTUDES CRITIQUES	
<i>Présence de Dom Marmion</i> André Bilodeau, o.m.i.	13
<i>Satan</i> (Etudes carmélitaines). J.-P. Beausoleil	18
<i>Le Québec par l'image</i> de Raoul Blanchard Rodolphe Laplante	21
DOCUMENTS	
L'Index et vous.....André Pâquet, s.j.	24
FAITS ET COMMENTAIRES	
A travers les diocèses — Montréal Théophile Bertrand	29
Pornographie à Montréal Théophile Bertrand	30
Glanes.....	31
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Choix d'ouvrages.....	33
Ouvrages.....	33
Revue.....	55
BIBLIOTHECA	
Une édition abrégée de la classification déci- male universelle....Paul-A. Martin, c.s.c.	57
Les bibliothèques de la Commission scolaire de Montréal.....R. D.	60
Rédaction des catalogues (à suivre) Marie-Claire Daveluy	61

Tome VI - no 1
SEPTEMBRE 1949
Montréal



TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

- *** *Almanach du Croisé* 1949, 52.
 *** *Annales de l'ACFAS*, vol. 14, 52.
 ARTHUS (Dr André), 35.
 BARNOUIN (A.), 52.
 BARRAL (Francisque), 46.
 BASTIEN (H.), 43.
 BATTEN (M.), 46.
 BESSIÈRES (A.), 52.
 *** *Bien cuire, bien manger...*, 45.
 BLANCHARD (R.), 21.
 BOYER (Chan.), 53.
 BOYER (Chan. A.), 40.
 CATTAL (J.), 50.
 CHANCEREL (R.), 50.
 CHERY (H.-Ch.), 53.
 CHESNEY (W.), 46.
 CONSTANT (J.), 53.
 CROIDYS (P.), 40.
 CUTTAZ (Chan. F.), 41.
 DELORME (J.), 44.
 DEPARTMENT OF EXTERNAL AFFAIRS, 53.
 DOUMERC (M.), 51.
 *** *Les Finances coopératives*, 53.
 FORBES (E. A.), 53.
 GIGNOUX (C.-J.), 53.
 *** *Grands lacs* (Sahara), 53.
 *** *Grands lacs* (Palestine), 53.
 GREY (Anta), 30.
 GROULT (P.), 44.
 GROULX (Chan. L.), 53.
 JOOS (J.), 53.
 KORIAKOFF (M.), 47.
 L'ARCHEVEQUE-DUGUAY (J.), 53.
 LEDIT (J.), 54.
 LEPIN (M.), 39.
 LYNCH (P.), 51.
 MALOUIN (R.), 4.
 MAXINE, 52.
 MERTENS (P.-X.), 54.
 MICHEL (Chef) et DAY (Cheftaine F.), 50.
 MITCHEL (Harry), 30.
 MOELLER (C.), 8.
 *** *Nos Ecoles laïques* (1846-1946), 54.
 PANGE (Comtesse J. de), 33.
 PAUCHET (Dr. V.), 35.
 PAUL MARIE DE LA CROIX (R. P.), 48.
 PÉGHAIRE (J.), 35.
 PEYRADE (J.), 54.
 PLUS (R.), 43.
 *** *Présence de Dom Mar-mion*, 13.
 QUEVAL (Chan. G.), 54.
 REICHER (G.), 51.
 RENAULT (P.), 46.
 *** *Satan* (Études carmélitaines), 18.
 SEMAINES SOCIALES DU CANADA, 54.
 STOLZ (Dom A.), 41.
 STOLZ (Dom A.), 42.
 SULLIVAN (Vernon), 30.
 TEISSIER (M.), 54.
 *** *Textes liturgiques*, 54.
 TRAHARD (P.), 37.
 TRUC (G.), 34.
 *** *Unitas* (août et nov. 1948), 54.
 VIOLET (J.), 44.
 ZÉDE (L.) et VENEL (H¹de), 51.

Deux guides de cinéma

CINÉ-GUIDE PERPÉTUEL

Compilation par ordre alphabétique de plus de 8,000 titres de films de langue anglaise, datés de 1934 à 1947 inclusivement, avec mention du nom de la Compagnie distributrice, la valeur morale de chaque film et l'année de production.

180 pages, couverture cartonnée à feuilles mobiles : \$1.50

(Avec l'Appendice de 1948 : \$1.75)

Abonnement à Ciné-Guide mensuel pour 1949 : \$1.00

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ DES FILMS

(1948-1949)

Analyse et appréciation pour 1,000 films récents et indication de la cote morale pour tous les autres films en exploitation.

452 pages, 12 hors-texte : \$3.50

N.B. — L'édition de 1947 est épuisée.

Ajoutez 10% pour frais de port.

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques

MONTRÉAL

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée

par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

TOME VI

Septembre 1949 — juin 1950



25 est rue Saint-Jacques,
Montréal

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c. Rédaction : Théophile BERTRAND
Technique bibliographique : Cécile MARTIN

Doctrine et Droit canonique

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique de l'Université Laval.

Jean-François BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,
professeur de Théologie au Scolasticat des Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de Saint-Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège Saint-Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-Brébeuf.

Technique bibliographique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
Professeur de Classification systématique à l'Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de Bibliographie à l'Ecole de Bibliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de Catalographie à l'Ecole de Bibliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

CANADA :

le numéro..... \$0.35
abonnement annuel..... \$3.50

FRANCE :

abonnement annuel..... 800 fr.
C.C.P. PARIS 7262.50

ÉTRANGER :

Abonnement annuel..... \$3.75

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — *PLateau 8335
58, Notre-Dame-des-Champs — Paris (VIe) — Odéon 4922

Littérature et "beaux sentiments"

Même s'ils n'osent pas toujours afficher carrément leur pensée, bien des gens supposés cultivés, jusque parmi ceux qui ont des rudiments de philosophie chrétienne, estiment qu'« on ne fait pas de bonne littérature avec de beaux sentiments ». Loin de vouloir indiquer, par cette formule équivoque, l'insuffisance des beaux sentiments à assurer la beauté d'une œuvre abstraction faite de ses qualités proprement littéraires, ils croient que les régions les plus basses sont les plus fécondes, que les passions les plus viles sont les plus favorables à la vie de l'art. On rencontre de ces naïfs ou de ces sophistes jusque parmi notre élite, chez ceux par exemple qui trouvent de bon ton de se qualifier modestement de stendhaliens et de proustiens.

Tous les tenants d'un art friand de sujets morbides, malsains ou aventureux, confondent la vigueur psychologique avec l'audace dans les peintures passionnelles et dans les inventions scabreuses ; ils pêchent contre le sain réalisme, réduisant l'homme à l'un ou l'autre de ses aspects les moins intéressants. On songe à un Mauriac (qu'il ne faut évidemment pas mettre sur le même pied que les auteurs qui suivent), hypnotisé par les faiblesses de la chair ; à un Gide, qui prend le choix du mal pour une libération ; à un Proust, qui nous enseigne que c'est en fouillant les mystères de la sensibilité la plus trouble « que nous atteindrons le tout de l'homme » ; et, en remontant plus haut, à un Stendhal, entre autres, dont le cynisme systématique s'est nourri des œuvres d'un Rousseau et d'un Choderlos de Laclos.

Hélas, ce n'est pas que dans l'aristocratie ou la bourgeoisie des lettres qu'on trouve souvent une telle déformation : il arrive que d'humbles ouvriers de la plume, des écrivains qui débutent dans la carrière, comme éblouis par la publicité tapageuse faite autour de noms tristement célèbres, rêvent de cette gloire mondaine. Ils en viennent à envisager la littérature à succès comme un inventaire de toutes les turpitudes et veulent à leur tour montrer leur propre capacité, par leur hardiesse à développer une intrigue risquée ou à scruter des sentiments douteux.

Alors qu'une critique de snobs, suffisante et superficielle, a travaillé à imposer ses idoles d'argile au public ; alors que, influencés par le relâchement universel des principes et des mœurs, de jeunes écrivains prennent la « voie large » de la licence littéraire ; c'est une joie d'autant plus grande de découvrir des

auteurs pleinement conscients des responsabilités de leur art, de sa grandeur, de sa mission. Même s'il arrive que les moyens artistiques de ces écrivains ne soient pas toujours à la hauteur de leurs principes, on est aussitôt porté à leur ouvrir un généreux crédit.

* * *

Telles sont quelques-unes des pensées qui me vinrent à l'esprit à la lecture de *Tâches obscures*¹ de Reine Malouin.

Il y a à peine quelques jours, Reine Malouin était encore pour moi une inconnue. Nous lui devons pourtant déjà *les Mureurs*, poèmes (1939), *Haïti, l'île enchantée*, voyage (1940), *A travers la vie*, chroniques (1940), *Au temps jadis...*, théâtre historique (1942). D'autre part, elle avait vu son talent et son labeur reconnus de façon appréciable : elle fut gagnante du Grand Prix d'Académie en 1936, offert par l'Académie de la Ballade Française de Paris ; à l'Exposition Universelle de New York, elle obtint un diplôme d'honneur décerné par le National Poetry Center ; en 1941, elle fut lauréate du prix *Raymond Casgrain* de l'Université Laval. Ses nombreuses activités littéraires la signalent également à l'attention : elle est membre de la Société des Écrivains canadiens, directrice de la Société des Poètes du Canada, membre associé de la Société Haïtienne des Lettres et des Arts de Port-au-Prince, sociétaire de l'Académie de la Ballade Française et des Poèmes à Forme Fixe de Paris, directrice de la Société Historique de Québec, représentante de la Société Poétique de France, membre de l'ACFAS.

Des circonstances heureuses ont enfin voulu que je mette la main sur le dernier livre de Reine Malouin : *Tâches obscures*, dont la lecture me fait souhaiter la publication prochaine des autres ouvrages qu'elle prépare : *Inviolata*, un poème de quelques milliers de vers ; *les Minutes lumineuses*, un roman ; *la Seigneurie Notre-Dame-des-Ange*s, une monographie.

Dans *Tâches obscures*, l'auteur nous offre trois nouvelles qui attestent l'importance qu'elle accorde au choix de ses sujets, ce dont je la louerai davantage à notre époque où l'on minimise cette importance primordiale, quand on ne croit pas devoir pimenter ses thèmes pour satisfaire les caprices de sensibilités et d'imaginations intoxiquées.

Ces trois nouvelles se présentent en un triptyque dont le leitmotiv me semble être la joie et la fécondité de la vie simple, besogneuse, généreuse, dans le respect des lois éternelles de la vie. Aussi, l'ensemble est-il un vivant repoussoir des faux principes qui emportent aujourd'hui nos existences réelles et littéraires.

La Nalle blonde, c'est la tâche obscure dans le passé, alors que le dévouement des pionniers de la colonisation au Canada fécondait la semence destinée à croître si merveilleusement. Nous

¹ Malouin (Reine), *Tâches obscures*. Québec, 1946. 161p. 20cm.

y assistons aux pures tendresses de Lise de Belleville et de Jean de Varenne.

Le deuxième tableau, *la Tâche obscure* du travailleur de la terre, célèbre les splendeurs mystérieuses, la prospérité durable et le bonheur sain de la vie des champs. Ces leçons transparaissent dans le filigrane d'une histoire d'amour que rend savoureuse la noblesse des sentiments des héros : Hélène Le Sage et Pierre Casgrain.

Génie d'un jour, symbole de la fécondité du labeur intellectuel patient, nous raconte comment Christiane assura le bonheur définitif de son foyer, par la conquête intellectuelle d'un époux aspirant inconsciemment, comme tant d'autres, à la plénitude de l'amitié conjugale. Cette nouvelle concrétise les enseignements opportuns des nombreux traités théoriques sur l'amour des époux. Les Chrysales doivent en prendre leur parti : l'amour est ordonné à la personne et la personnalité féminine complète naturellement la personnalité masculine. Ce n'est pas la complaisance qu'il faut à la femme, mais l'amitié.

* * *

J'imagine à l'instant, devant une telle analyse, les moqueries des champions de la littérature à la mode. Je puis constater comme eux que les nouvelles de Reine Malouin n'échappent pas toujours aux pièges des récits à thèse. On y trouve des défauts de structure qui attestent l'inexpérience ; elle tombe occasionnellement dans la rhétorique, travers ordinaire au genre. Mais ce sont là des faiblesses dont on triomphe avec le travail, et il reste que la noblesse des thèmes procure déjà à l'esprit une joie qui le rend indulgent sur le reste.

D'ailleurs, Reine Malouin sait écrire ; elle a de l'étoffe. Il est plus facile de s'approprier les rudiments des techniques littéraires et de cultiver la beauté de la forme, que d'acquérir la justesse et la fermeté de la pensée, que de refaire une formation manquée. Avec de la discipline et un labeur soutenu, un écrivain tenant bien l'essentiel n'a qu'à poursuivre son labeur dans l'esprit qui a présidé aux grandes œuvres de l'humanité. Ces œuvres vraiment universelles se caractérisent par leur santé morale, leur sens de l'humain intégral, leur discrétion. La force authentique cherche d'instinct le grand large ; elle ne se prend pas à l'immensité vaseuse des marécages.

Ces vérités élémentaires, si gauchement exprimées en cette époque de la canicule², après une année de surmenage, Reine Malouin les énonce elle-même de façon remarquable.

Prenons la deuxième nouvelle. Pierre et Hélène sont en veine de confidences et je cueille un bout de conversation qui s'applique bien à la littérature et aux problèmes qu'elle suscite.

² Ce texte fut composé en juillet.

— [Une source] qui, depuis quelques temps, avait des velléités de révolte, décida un jour de ne plus suivre la route tracée. Enfant légère et imprudente, elle bondit vers un sentier qui lui parut celui de la liberté, et elle finit par venir s'échouer ici, dans la boue.

— D'où il faut conclure, repartit Hélène, que la licence conduit aux catastrophes. Et que va-t-on faire à cette indiscipline ?

— Rassurez-vous, nous l'avons déjà remise dans le droit chemin. Toutefois, pour guérir sa blessure, j'ai dû remonter à l'origine du mal. Un gros caillou obstruait son cours régulier, et l'eau, trop retenue, finit par démolir le léger rempart de terre et produire un affaissement de terrain.

L'aventure de la petite source ne nous rappelle-t-elle pas, sous le charme de l'allégorie, la nécessité de la discipline et l'importance capitale des premiers principes ?

Dans *Génie d'un jour*, Jacques Péraire — défendant l'ouvrage de Violaine Valmont au cours d'une conversation avec le cuistre Boisdeleau, qui incarne les prétentions de certains de nos émancipés, — énonce avec vigueur des jugements pertinents. Malgré sa longueur et quelques défaillances, je me plais à citer le passage suivant de cette discussion, qui procurera en même temps au lecteur l'occasion d'apprécier de nouveau le style de l'auteur, et surtout sa pensée :

— Je vous accorde que son style a la limpidité d'une source, qu'il est transparent, agreste même. Mais bien vieux jeu est cette manière de faire mourir son héros comme un saint. Ce doit être une petite bigote traînant encore son eucologe sous le bras. Avouez que ce n'est pas très moderne ni très réaliste.

— Il me semble qu'aimer, souffrir et mourir est toujours réaliste, même si les manières de le faire sont différentes. Pour vous, ce que vous appelez la clarté, ce n'est que du cynisme littéraire, celui qui met en lumière les obscénités, les crudités de langage ?

— Ne prenez pas la mouche, mon cher, les auteurs se doivent d'être réalistes.

— Réalistes, si vous voulez, mais dégoûtants, non ! Il est inconcevable tout de même, que dans notre société, dite civilisée, les principes généreux et chrétiens puissent subir une bousculade de si mauvais goût.

— Les mœurs sont à la baisse, tout le monde le sait et le voit, il faut bien qu'on le dise d'une façon ou de l'autre.

— Les intelligences et les volontés aussi sont en décadence. L'anarchie règne partout, dans les arts, la littérature, les esprits et les cœurs. Nous avons bien du mal à nous reconnaître, nous ne pouvons porter un jugement définitif sur rien, parce que rien n'existe, la vie est tronçonnée comme les circuits des tramways. On arrive toujours, mais en haletant, en poussant, en marchant sur les pieds des autres et en déchirant toujours quelqu'un ou quelque chose. On fait sa route sans éprouver aucun remords pour tout ce qu'on a écrasé de principes, pour tout ce qu'on a laissé couler dans les ruisseaux, pour tous les lambeaux de vertus qui sont restés accrochés aux noirs buissons des intrigues et des compromissions.

— Voyons, Jacques, ne soyez donc pas si pessimiste, si retardataire. Il faut s'accorder au rythme universel et le suivre ; il faut s'intégrer aux choses comme aux conceptions nouvelles. Le monde a des forces neuves qui jaillissent en flux violents peut-être, mais qui nous traversent malgré nous et nous vivifient. Il n'est pas facile de se reconnaître dans quoi que ce soit. Les artistes ont bien le droit de s'exprimer comme ils l'entendent. Tant pis pour eux s'ils l'entendent mal. Nous avons tort de chercher à comprendre, contentons-nous de sentir.

— C'est du sensualisme, alors. Comment voulez-vous « sentir » certaines incohérences ? L'on s'applique à décrire des cauchemars, des hallu-

cinations ! Si vous sentez vraiment ces rêves grotesques, dans toute leur horreur, je plains votre système nerveux, vous finirez par avoir besoin d'un psychiatre. Je sais bien que les visionnaires sont à la mode et qu'il est de bon goût de passer pour fou. Plus vos histoires sont abracadabrantes, plus vous êtes faussement analyste, plus vous êtes désespéré, insensé, inconscient, et plus vous passez pour avoir du talent, parce que personne ne vous comprend. Laissez-moi tranquille, à la fin ! Pour moi, ce qui est fou et incompréhensible, reste fou et incompréhensible. Ceux qui prétendent apprécier et comprendre ces visions d'esprits débridés en mal d'inventions diaboliques, sont aussi craqués que ceux qui les produisent. Les arts sont bien malades ! On dit sentencieusement que le temps guérit toutes les blessures, souhaitons qu'il guérisse bientôt toutes ces maladies cérébrales, ces anarchies intellectuelles, pour le plus grand bien de l'humanité. Et souhaitons aussi qu'on fasse plus souvent la découverte d'auteurs aux idées saines et reposantes comme celles de Violaine Valmont, qui a eu le gros bon sens d'écrire un livre clair, propre et digne, qui ne relève ni d'élucubrations monstrueuses, ni d'événements fantastiques, ni de propos licencieux.

— Elle écrit avec une simplicité d'enfant de chœur. Elle sent l'encens et la sacristie. Ce doit être une jeune fille pauvre naïve et soumise à son curé.

— Vous faites erreur, monsieur, elle n'est ni prude, ni mièvre. En tous cas, croyez-moi, elle est déscolarisée et elle a voyagé. Ses descriptions des villes latines sont réalistes et claires. Je vous répète qu'elle les a vues. Et puis, elle nous livre littéralement les silhouettes des gens, la lumière, les contours des paysages ensoleillés, elle nous fait jouir de toute la beauté du monde ! L'auteur célèbre cette chose rare et merveilleuse, dont rêve tout être bien équilibré : l'intimité tendre, aimable, lénifiante, qui n'existe encore que pour certains êtres privilégiés. Aujourd'hui, chacun se croit vraiment trop grand, même pour son miroir intime. Nos pédants posent jusque dans leur bain, c'est pourquoi ils dédaignent royalement l'amitié, pourquoi ils la craignent, la jalouse. Bien assis sur leur petit périnée d'argile, comme sur un trône royal, chacun préfère la grandeur individuelle de sa solitude, et justement, c'est dans cette solitude morbide que se dégrade le désir, la confiance, l'indulgence et la saine conception de la vie ! [...]

Les esprits forts peuvent se gausser du genre ; ils ont perdu leurs ailes.

Théophile BERTRAND

SERVICE UNIVERSEL D'ABONNEMENT
aux PUBLICATIONS PÉRIODIQUES du CANADA et de l'ÉTRANGER
REVUES et ENCYCLOPÉDIES
CATALOGUE GRATUIT

ÉPARGNEZ votre temps et votre argent. ABONNEZ-VOUS. Recevez chez vous les belles publications que vous aimez. Confiez-nous tous vos abonnements à toutes publications canadiennes ou étrangères. — Faites-vous servir !

ABONNEMENTS POUR TOUS, 77, rue d'Aiguillon, Québec
Directeur : Prof. P.-E. BELLEAU. Tél.: 3-3754

Sagesse grecque et paradoxe chrétien¹

« Le malheur de l'humanisme classique, a écrit Jacques Maritain, est d'avoir été anthropocentrique... L'humanisme anthropocentrique mérite le nom d'humanisme inhumain. » Cette constatation de haute sagesse s'applique aussi aux humanismes des âges païens, sans oublier l'humanisme grec qui, dans le mélange de ses gloires et de ses misères, illustre l'impuissance tragique de l'homme non seulement à se sauver, mais à se donner même une culture qui satisfasse ses aspirations les plus profondes. Il n'y a qu'un humanisme d'acceptable et c'est « l'humanisme de l'Incarnation », celui que postule la leçon capitale de l'histoire des cultures comme celle de la philosophie chrétienne. Les littératures elles-mêmes n'ont donc de véritable grandeur que dans la mesure où elles réfléchissent de quelque façon les trésors de vérité, de bonté et de beauté de cet humanisme paradoxal.

Nous sommes au terme de l'âge anthropocentrique, qui sombre dans le désordre des idées, les fièvres de la passion, le bouleversement universel. La littérature, toujours fonction d'un état de sagesse, reflète les cauchemars de ce crépuscule. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés, à cette tribune de *la Revue des lectures*, de pénétrer nos critiques de l'esprit de renouveau qui travaille la culture à l'heure présente, tout crépuscule étant suivi d'une aurore ; et nous terminons aujourd'hui nos émissions par la présentation d'un ouvrage dont les préoccupations nous laissent au cœur des questions que nous avons effleurées ensemble au cours de l'année. Il s'agit de *Sagesse grecque et paradoxe chrétien* de l'abbé Charles Moeller, auquel l'Association des Écrivains catholiques de Belgique *Scriptores Catholici* a attribué son dernier prix annuel depuis la Libération. L'ouvrage est une remarquable étude sur le problème de l'humanisme dans la littérature, problème qui ne peut se résoudre, pour les individus comme pour les civilisations, que dans les perspectives de la Révélation.

Charles Moeller, auquel nous devons déjà *Humanisme et sainteté* et dont nous espérons lire au plus tôt *l'Humanisme des béatitudes*, a su appliquer les lumières de sa théologie à l'approfondissement des grandes œuvres littéraires et des problèmes qu'elles posent. C'est une joie, à notre époque d'atomisation des ordres de la pensée et de matérialisation de l'art comme de la science, d'aborder la littérature avec cet équipement de sagesse qui permet

¹ Moeller (Charles), *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*. Témoignages littéraires. Tournai, Casterman, 1948. 378p. 20cm. (*Bibliothèque de l'Institut supérieur des Sciences religieuses* de l'Université de Louvain, no 4) \$3.00 (\$3.15 par la poste).

Texte d'une causerie donnée à *la Revue des lectures* de Radio-Collège, en mars dernier.

seul des prospections définitivement enrichissantes : la culture littéraire, en effet, comme les autres, exerce trop souvent le triste privilège d'égarer ses fidèles, qui musardent sans fin sur les bords de la route, impuissants à pousser plus avant l'aventure, à s'élever plus haut, dans le sacrifice de l'accessoire. *Necessaria ignoramus quia superflua addiscimus*. « Nous ignorons le nécessaire parce que nous apprenons le superflu », parce que nous nous engluons aux détails, à la bagatelle. Charles Moeller est un cicérone idéal pour nous conduire dans cette quête de l'essentiel dans les Belles-Lettres, pour nous apprendre à en butiner le suc humain et chrétien. Si les professeurs d'Humanités grecques et latines peuvent trouver en lui un guide précieux pour les aider « dans le travail difficile de présentation des auteurs anciens dans une lumière chrétienne », les professeurs de Littérature le reconnaîtront également pour l'un des maîtres les plus capables de les perfectionner dans l'art aussi difficile d'enseigner leur matière de façon vraiment formatrice, vraiment féconde.

* * *

Sagesse grecque et paradoxe chrétien nous rappelle avec chaleur que la « révolution chrétienne » a renouvelé la représentation de l'homme dans l'œuvre d'art, tout comme elle a transformé les autres domaines de la pensée et de la vie. La sagesse chrétienne est un couronnement de la sagesse antique qui, dans ses plus hautes formes, tend manifestement au surplus de la Révélation et de la Grâce. En littérature, loin d'émasculer et de rétrécir, elle virilise et complète, elle affine l'esprit, elle élargit les horizons. La conception qu'elle a de l'homme est infiniment plus riche de possibilités littéraires que celle de l'Antiquité, ignorante de la nature du péché et de la réalité de la Grâce. Cette vérité fondamentale, qui explique seule la supériorité des œuvres écloses en climat chrétien, nous est démontrée par l'auteur de la façon la plus convaincante, par une étude positive des textes.

Charles Moeller établit un parallèle entre la littérature grecque et la littérature chrétienne, dans un triptyque dont les tableaux développent les thèmes du mal, de la souffrance et de la mort. Il ne s'agit pas de pochades, on le devine, et ces thèmes sont explorés à fond chez les auteurs étudiés.

Dès la préface, l'on perçoit la robustesse d'une pensée que les courants contemporains n'ont pas entamée. Tirons-en quelques passages.

Je me demande ce qui pousse les hommes à publier de nouveaux livres, à faire monter d'un cran le tombeau gigantesque de leurs espoirs déçus, à poser une nouvelle pierre pour ces « cathédrales de la bêtise » que sont nos bibliothèques.

Notre époque n'a du reste pas besoin de livres. Elle en a trop.

Sans doute, il y a les « livres éternels » ; qu'il faut sauver. Immortels ; mais seulement s'ils revivent dans nos âmes.

[...] Si quelqu'un de mes lecteurs trouvait, ici ou là, cette minute de ferveur, si quelque jeune étudiant y retrouvait rien que l'ombre de sa

condition de baptisé, si quelqu'incroyant enfin se sentait touché, ébranlé, devant la beauté du Christ des Béatitudes, je serais payé de ma peine.

Voilà pourquoi, malgré votre lassitude, celle de mes élèves, celle de mes contemporains, la mienne, j'ai tourné le dos au Faust de Valéry. J'ai voulu oublier ses paroles désabusées. J'ai écrit ce livre.

L'objet et la méthode de l'ouvrage nous sont exposés dans une introduction qui signale magistralement les carences de l'humanisme antique et la solution que lui apporte le christianisme. La religion fait confiance à l'homme et l'humanisme, loin de s'opposer à la sainteté, y trouve son achèvement. Un humanisme vraiment objectif, intègre dans sa vision du monde, le mal et le péché, la souffrance et la mort ; non seulement, il les intègre, mais il en livre le sens mystérieux, il en fait la clef de voûte de ses réalisations. L'avènement paradoxal du *Dieu crucifié* annonce et exige la « transmutation de toutes les valeurs antiques ».

Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour confondre les sages (I Cor. Ier, 27).

L'objet de ce livre est de montrer les conséquences de cette « révolution chrétienne » sur la *représentation de l'homme dans l'œuvre d'art*.

Nous espérons montrer que la littérature est une « propédeutique » qui rejoint le christianisme sous son aspect de Révélation : ce sera un nouveau titre justifiant l'humanisme comme moyen de mieux comprendre la religion. Nous allons, dans ce but, comparer des littérateurs chrétiens avec leurs ancêtres « préchrétiens ».

Le problème du mal est étudié chez Homère et chez les tragiques : Eschyle, Sophocle et Euripide, pour les païens ; chez Shakespeare, Racine et Dostoïewski, pour les chrétiens. Le choix de Dostoïewski est des plus justifiés, en raison du mode tragique sur lequel est conçue son œuvre.

Rien ici, comme tout le long de l'ouvrage, n'est avancé qui ne soit prouvé par la confrontation des textes.

Les Grecs, vus à travers le prisme de la littérature, n'ont pas eu les dieux qu'ils méritaient. Ce sont, en effet, leurs divinités qui sont perverses et, quant à eux, ils n'ont pas « le sens du péché ». Aussi, est-il question, à leur sujet, — plutôt que de péché au sens formel, — de « péché fatal », de « folie » criminelle, de « ceux qui croient bien faire », du crime « par obéissance », du « bien » qui conduit au mal, de Phèdre « innocente et impure ». C'est dans le climat chrétien que le péché est saisi dans toute sa réalité : péché de faiblesse ou péché lucide ; perception de la mystérieuse et terrible solidarité dans le mal, singerie diabolique de la communion des saints. La miséricorde de Dieu, cause des causes, *causalissima causarum*, plane sur les misères de l'homme ; « l'humanisme nous est rendu par en haut, un humanisme infiniment plus beau ».

Dans cet exposé, les pages sur Racine apparaissent d'une grande lucidité et l'on y cueille des remarques comme celle-ci :

N'était le style, incroyablement discret malgré la violence de son contenu, je ne crois pas que Racine fût jamais devenu un autrui « scolaire ».

Le problème de la souffrance est scruté chez les mêmes auteurs. Là encore, la supériorité du monde chrétien est incontestable et il a produit des œuvres plus puissantes et plus belles que celles des Anciens. L'auteur nous offre, en particulier, des vues pénétrantes sur l'œuvre de Dostoïewski où la trilogie *péché-souffrance-miséricorde* est achevée. Les Anciens n'ont pas connu le Dieu qui pardonne ; Shakespeare ne l'a pas nommé ; Dostoïewski, lui, est allé jusque-là.

Le problème de la mort nous révèle les mythes de la pensée d'Homère et de Platon, de Cicéron et de Virgile ; « le paradis de lumière » de Dante enfin, créateur de la *Divine Comédie*, « ce poème où le ciel et la terre ont mis la main ». Qui n'endosserait ces réflexions :

[...] Dante partage avec Goethe et Cervantès un oubli dont personne ne paraît rougir. On lit le dernier Montherlant, on se passionne pour Morgan, on dévore du Sartre, mais on ne sait pas que *Don Quichotte* est un livre unique, un miroir incomparable de l'âme humaine ; on ignore soigneusement le vrai visage de *Faust*, qui est tout ce qu'on voudra, sauf celui que lui a prêté Gounod. Quant à Dante, c'est un peu comme le vase de Soissons : tout le monde s'incline, mais il ne faut pas interroger, car on devrait donner souvent une cote d'exclusion.

De cette étude amoureuse de l'œuvre du Florentin, dont le plus beau cantique est le *Paradis*, la plus grande merveille le sourire, et qui éclipse totalement les fantaisies antiques sur l'âme, la mort et l'immortalité, on retient cette conclusion qui est la leçon même de tout l'ouvrage :

Pour faire la *Divine Comédie*, il fallait Dante ; il fallait surtout le don d'en-haut, la vie de Dieu donnée aux hommes.

Une seule chose dépasse l'œuvre de Dante, c'est la sainteté vécue sur cette terre. [...] Chanter n'est rien, vivre vaut mieux. Dante a beau être le plus grand des poètes, un chrétien, modeste mais sincère, le dépassera toujours.

Pour nous, hommes aveugles, qui ne sommes pas des saints, qui parfois ne sommes même pas des chrétiens, il nous faudra toujours, afin d'entrevoir seulement l'auberge céleste qui termine notre voyage d'ici-bas, il nous faudra toujours dire et redire les *Canzoni* divines de Dante Alighieri, Florentin.

Cette finale, dont l'épilogue accentue encore la signification et la portée, souligne fortement les vues intégrales de l'auteur sur la littérature. Celle-ci n'est pas la fin dernière dans l'univers de la culture ; elle n'est pas ce monde fermé, suffisant, séparé de tout le reste de la vie intellectuelle, que des critiques à œillères, des littérateurs superficiels semblent imaginer et voudraient nous imposer. Par rapport à toute l'échelle des valeurs, la littérature n'est qu'une valeur relative et ne vaut que dans la mesure où elle peut contribuer à notre achèvement d'homme et de chrétien.

L'on comprend mieux maintenant ces lignes qui terminent la préface de Moeller :

Si ce petit livre, lancé en avant comme « quatre cailloux jetés dans la mer », éveille le sens baptismal de quelques-uns de ceux qui cherchent, je ne me sentirai pas tout à fait abandonné.

C'est ce qui fait le mérite principal de ces témoignages littéraires : leur sens de l'absolu et du relatif. Comme c'est le propre du sage de mettre de l'ordre dans les choses, dans la vie, Moeller sait distinguer l'essentiel du contingent, l'acquis définitif du problématique ; il laisse la voie ouverte, il invite aux recherches devant les points d'interrogation que pose aujourd'hui la fidélité à certains canons humanistes traditionnels. On perçoit cette invite à plusieurs endroits, lorsqu'il parle, par exemple, de Charles du Bos dont il dit qu'il « semble avoir résolu le problème de la « littérature chrétienne » dans son livre : *François Mauriac et le problème du romancier catholique* ». Pourquoi ne pas avoir simplement écrit de Du Bos qu'il a résolu ce problème ? Resterait-il un doute dans l'esprit de M. Moeller, comme dans le mien ?

Quoi qu'il en soit, cette question de l'humanisme littéraire traditionnel est plus actuelle que jamais et elle est loin d'être tout à fait résolue.

« Tout le problème de l'Humanisme demande à être pensé de nouveau », écrivait le R. P. Emonet en 1932 (*L'Enseignement chrétien*, juin 1932, p. 399).

Un peu plus tard, le R. P. Louis Théolier écrivait dans les *Etudes* (no du 20 oct. 1932) :

Il y a vingt ans à peine (vers 1912), toucher à l'arche sacro-sainte de l'humanisme gréco-latin, parmi les catholiques, eût semblé sacrilège ou folie. On eût cru voir ressusciter le spectre de Mgr Gaume ! Et l'on vivait paisiblement sur les anathèmes de Dupanloup contre le *Ver rongeur* et contre Louis Veuillot. Aujourd'hui, un « Gaumisme » renouvelé surgit des conditions nouvelles de notre temps (*L'Enseignement chrétien*, juin 1932, p. 399).

Il me semble que ce problème fondamental de la « littérature chrétienne » mérite d'être repris à fond, sans étroitesse comme sans fausse largeur d'esprit, pour préparer la synthèse plus satisfaisante que nous sommes en droit d'espérer.

Dans leur langue lumineuse comme le ciel de leur patrie, les Grecs exprimaient leur concept du bien moral par excellence, de la perfection morale, par un terme bien savoureux : *kalokagathia*. L'étymologie du mot, qui combine l'idée du beau à celle du bon et du vertueux, suggère la notion du beau intégral, qu'il n'y a pas de raison, bien au contraire, d'exclure des préoccupations ordinaires de la littérature. Une telle sollicitation de ce terme, dont je ne trouve pas d'équivalent en français, m'apparaît d'autant plus légitime que Moeller a pu échapper cette réflexion étonnante et significative : « la culture ancienne, surtout grecque, est infiniment moins dangereuse, si elle l'est, pour un chrétien, que celle d'après le Christ ».

Ce que les Grecs ont pu concevoir de la beauté la plus pure, de la beauté idéale, des exigences du beau littéraire authentique, fait d'intégrité, de proportion et d'éclat, eux qui cependant honoraient un Olympe bigarré et souvent si peu édifiant, — les chrétiens

devaient nécessairement achever, un jour ou l'autre, de l'assumer dans une philosophie complète de l'esthétique. Il semble bien que les disciples du Divin Poète des Béatitudes doivent aujourd'hui corriger certains gauchissements, certaines étroitures ou certaines outrances humanistes ; qu'ils doivent dépasser les admirations littéraires sériees et stratifiées de siècles officiellement laïcisans, pour faire enfin reconnaître à tous que si « Moïse et Isaïe l'emportent sur Pindare », si rien n'égale « le lyrisme du *Livre de Job* », si « l'Evangile de saint Luc est un chef-d'œuvre d'atticisme », cela est dû d'abord à ce qu'une simple grâce dans le cœur vaut mieux que tout le merveilleux ou tout le poétique des littératures antiques et modernes, et peut être ainsi « une source jaillissante et émouvante d'inspiration sublime, d'idées lumineusement belles », de formes littéraires incomparables.

Sagesse grecque et paradoxe chrétien de Charles Moeller est un livre de choix pour ceux qui s'intéressent à ces hauts problèmes littéraires et qui estiment que la littérature n'est pas exclusive de la sagesse. Voilà pourquoi, chers auditeurs, j'ai choisi cet ouvrage pour la dernière émission de la *Revue des lectures* cette année : il couronnait admirablement nos causeries, tout en laissant au cœur l'inquiétude et le désir de la beauté pleine et saturante.

Théophile BERTRAND

ÉTUDES CRITIQUES

*Présence de Dom Marmion*¹

Les amis de Dom Marmion seront heureux d'apprendre la publication d'un nouveau livre sur l'œuvre de ce grand maître de la vie spirituelle. *Présence de Dom Marmion* est un mémorial publié à l'occasion du XXVe anniversaire de la mort de l'illustre bénédictin, survenue à l'abbaye de Maredsous, en Belgique, le 30 janvier 1923.

Voici le contenu de l'ouvrage.

La 1ère partie est uniquement formée de témoignages rendus à dom Marmion par des cardinaux, archevêques et évêques, théologiens, religieux de différents Ordres : témoignages, nous dit la préface, « qui doivent leur prix à la haute dignité ou à la science de leurs signataires ». *La 2e partie* nous livre des documents inédits,

¹ ... *Présence de Dom Marmion*. Mémorial publié à l'occasion du XXVe anniversaire de sa mort (30 janvier 1923). Paris, Desclée de Brouwer, 1948. 289p. h.-t. 23.5cm. \$3.50 (\$3.65 par la poste).

des souvenirs, des études sur sa vie, et quelques témoignages sur sa biographie. *La 3e partie* nous donne des précisions sur les sources doctrinales de son œuvre, ainsi que quelques lettres de direction spirituelle. *La 4e partie* fait connaître quelques aspects du rayonnement spirituel de dom Marmion et nous fait entrevoir l'universelle et profonde influence qu'il exerça sur les âmes de toutes catégories et de tous pays.

La présentation de l'ouvrage, la valeur des témoignages cités, la variété des sujets traités, ainsi que le caractère inédit des lettres font de ce recueil un livre très captivant et que devraient lire tous ceux qui s'intéressent à la spiritualité de notre temps.

Place de dom Marmion dans l'histoire de la spiritualité

A quelle école appartient-il ? Où a-t-il puisé cette doctrine si riche, si lumineuse et si bien adaptée aux besoins de notre temps ? Dom Marmion ne se rattache à aucune école de spiritualité. A qui lui aurait posé la question, il aurait pu donner pour toute réponse cette parole de saint Paul : « Ego autem Christi ». Je ne me réclame d'aucune école et d'aucun auteur spirituel, j'appartiens à la grande école du Christ et de son Eglise. Bien qu'il se soit inspiré de certains auteurs spirituels, notamment de saint François de Sales, du cardinal de Bérulle, de Mgr Gay, dont il a rencontré certaines idées et dont il retient parfois certaines expressions ou formules, il ne dépend d'aucun d'eux. L'influence que ces auteurs ont exercé sur son œuvre n'est pas assez profonde pour qu'on puisse conclure à une véritable dépendance spirituelle et le rattacher à leur école. Par delà les siècles et les écoles de spiritualité, dom Marmion puise principalement sa doctrine dans le grand trésor de la Révélation, source première de toute spiritualité, et en exploite toutes les richesses. Il va droit à la substance du christianisme et nous donne une magnifique synthèse de toute la vie surnaturelle.

Concluons avec dom Ryelandt :

Il appartient, de fait comme de droit, à la grande tradition de spiritualité issue de la pensée de saint Benoît... La place de dom Marmion dans l'histoire de la spiritualité est bien dans le large courant de pensée chrétienne d'amour et de prière que la Règle monastique bénédictine a fait naître dans l'Eglise et qu'elle alimente sans cesse depuis quatorze siècles.

Ce n'est pas la doctrine d'un homme ni d'une école, mais la doctrine de l'Eglise.

Pure doctrine de l'Eglise

Nous n'oserions avancer une telle affirmation, si elle ne s'appuyait pas sur un témoignage des plus autorisés.

On connaît cette parole de Benoît XV à Mgr Szeptycky, archevêque de Lemberg, en lui recommandant la lecture du *Christ vie de l'âme* : « Lisez cela, lui dit-il, c'est la pure doctrine de l'Eglise. »

Pure doctrine de l'Eglise, parce que c'est la doctrine même de l'Evangile, qui nous enseigne à considérer Dieu comme un Père et non pas comme un Juge terrible ou un Législateur sévère. Dieu, Père ; nous, ses enfants : ce dogme de notre filiation adoptive en Jésus-Christ, objet central de tout l'Evangile, est le fondement de sa doctrine spirituelle. Le message de dom Marmion n'est autre que celui de Jésus.

Pure doctrine de l'Eglise, parce que c'est aussi la doctrine que les Apôtres, à la suite de Jésus, ne cessaient de prêcher aux premiers chrétiens. « Dom Marmion, dit Mgr Weber, c'est le Nouveau-Testament traduit en doctrine spirituelle, spécialement saint Jean et saint Paul. » Soyons sûrs que le grand Apôtre serait content de reconnaître sa doctrine dans les écrits de dom Marmion qu'il signerait volontiers et il se réjouirait de les voir répandus partout et traduits en plusieurs langues.

Pure doctrine de l'Eglise, parce qu'elle est puisée à la source de la plus pure théologie dogmatique et cousue des plus beaux textes des Pères et des Docteurs, qui sont sans contredit les plus fidèles échos de la doctrine catholique.

Pure doctrine de l'Eglise, admirablement vécue dans un Carmel par « la plus grande Sainte des temps modernes », et sanctionnée par l'autorité suprême des Souverains Pontifes. Tous deux, dom Marmion et Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'un assis dans la chaire des docteurs, l'autre cachée au fond de son cloître, apportent au monde le même message providentiel, et nous rappellent, chacun à sa manière, que nous devons vivre en enfants du Père céleste.

Nous sommes donc en présence d'une doctrine révélée par le Saint-Esprit lui-même, annoncée au monde par saint Jean et saint Paul et reprise par les Pères et la Tradition. Dom Marmion ne fait que nous livrer dans toute sa pureté et dans toute sa fraîcheur cette doctrine inspirée qui exprime le fond même de toute vie chrétienne.²

Il n'y a pas, à notre connaissance, de spiritualité plus évangélique, plus paulinienne, plus traditionnelle. Elle est — tout simplement et dans toute la force du terme — chrétienne. C'est le sens de la parole du Pape citée plus haut. On ne pouvait pas faire un plus bel éloge de sa doctrine.

Dom Marmion nous ramène ainsi au plus pur esprit du christianisme. Voilà le secret de ses ouvrages.

Oeuvre classique

Un fait éclatera aux yeux de ceux qui liront la présente publication. Le rayonnement de dom Marmion est vraiment universel. « C'est un accueil unanime de la catholicité », nous dit un critique.

² Voir notre article sur l'esprit et la doctrine de Dom Marmion dans la *Vie des Communautés religieuses*, janvier 1948.

Dès les premières éditions, on a pressenti clairement que cette œuvre trancherait sur ce qui était paru jusque-là.

Peu après la mort de l'éminent bénédictin, le Père Doncoeur, s.j., écrivait dans les *Eludes* (févr. 1923) :

La solidité théologique, le sens averti des âmes, la limpidité loyale de l'expression donnent à de tels ouvrages [de dom Marmion] mieux qu'un succès éphémère. L'équilibre humain et l'onction du Saint-Esprit sont le garant et le secret de leur longue fécondité.

Et quelques semaines plus tard, le Père de Guibert, s.j., formulait un pareil jugement dans la *Revue d'Ascétique* (avril 1923) :

Pour des milliers d'âmes chrétiennes, son image [de dom Marmion] restera liée à la lumière et à l'amour du Sauveur, qu'elles ont puisés dans les trois volumes qui perpétuent au sein de l'Eglise son action apostolique. Peu d'ouvrages de spiritualité ont connu un pareil succès auprès des âmes les plus diverses : succès qui se maintiendra, car ces livres, tout en ayant leur physionomie bien propre, sont de ceux qui durent.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que ces témoignages ont été écrits. Le temps n'a fait que les confirmer. Bien d'autres se sont ajoutés à ceux-ci et attestent le rayonnement extraordinaire de son œuvre et son emprise sur le monde des âmes.

Ses ouvrages, traduits en plusieurs langues et tirés à des milliers d'exemplaires, n'auraient pas eu un succès si retentissant et qui s'amplifie de jour en jour, si sa doctrine ne portait pas l'empreinte du divin. « *Il fait toucher Dieu* », disait de lui le cardinal Mercier. On peut le dire également de ses écrits. Voilà pourquoi on ne se lasse pas de lire, de relire et de méditer ces pages remplies d'une onction toute pénétrante et d'une saveur toujours nouvelle. On y retrouve cette caractéristique de l'Evangile : c'est une nourriture dont on ne se rassasie jamais et qui s'adapte aux besoins de toutes les âmes.

Beaucoup de livres spirituels ont été écrits depuis ces dernières années. La plupart d'entre eux, ne répondant plus aux aspirations actuelles des âmes, tomberont peu à peu dans l'oubli. Les ouvrages de dom Marmion, maintenant rangés parmi « les classiques de la spiritualité chrétienne », seront toujours d'actualité.

Dom Marmion n'est pas mort. Il est vivant plus que jamais, et son œuvre, marquée du sceau de l'Esprit-Saint, transmettra aux générations futures la doctrine spirituelle la plus authentique de l'Eglise.

Sa mission providentielle

Dieu veille sur son Eglise. A chaque époque de son histoire, Il lui envoie les docteurs, les maîtres, les guides et les saints dont elle a besoin pour accomplir son œuvre de rédemption.

Il semble bien que dom Marmion soit, au XXe siècle, l'homme providentiel suscité par Dieu pour ramener la spiritualité catholique à sa source la plus pure et nous rappeler les vérités centrales de notre christianisme.

Celui qui assumera la charge d'écrire l'histoire de la vie religieuse au XXe siècle, dit D. Mohlberg, devra commencer par les écrits de dom Marmion.

La lecture de *Présence de dom Marmion*, mieux que ces quelques notes, prouvera la mission providentielle de ce grand moine et fera entrevoir le rôle qu'il est appelé à jouer dans l'orientation de la piété moderne.

Ce livre sera pour bien des âmes une véritable révélation. Il leur fera découvrir l'éminente physionomie spirituelle de dom Marmion et la richesse extraordinaire de son œuvre qui en fait l'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle³.

André BILODEAU, o.m.i.

³ Les tirages et les nombreuses traductions disent assez clairement l'accueil unanime qu'a fait le public aux ouvrages de Dom Marmion, et prouvent éloquemment l'influence et le rayonnement extraordinaire de son œuvre. Les chiffres suivants se passent de commentaires.

Le Christ vie de l'âme, 190e mille, en 8 langues.

Le Christ dans ses mystères, 115e mille, en 7 langues.

Le Christ idéal du moine, 90e mille, en 6 langues.

Sponsa verbi, la Vierge consacrée au Christ, 55e mille, en 7 langues.

Autres ouvrages concernant sa vie ou son œuvre :

Un maître de la vie spirituelle, Dom Marmion.

L'union à Dieu dans le Christ, d'après les lettres de direction de dom Marmion, 50e mille, en 6 langues.

Mélanges Marmion, notes inédites et documents. Table des textes scripturaux cités par dom Marmion.

Paroles de vie en marge du missel, 60e mille, en 5 langues.

Venez au Christ, vous tous qui peinez, paru en 1946, 25e mille.

Consécration à la Sainte Trinité, texte et commentaire.

L'idée maîtresse de la doctrine de dom Marmion, paru en 1947.

Parents, éducateurs, lisez :

COLLÈGE ET FAMILLE

Revue d'éducation

sous la direction des Pères Jésuites

Cinq numéros par an

Abonnement — Canada : \$1.00

Étranger : \$1.25

Écrire à 762 ouest, rue Sherbrooke — Montréal 2, Canada.

Satan¹

On n'écrira probablement jamais rien sur le diable, les démons, sans consulter le *Satan* des *Etudes Carmélitaines*. C'est une œuvre vraiment remarquable et volumineuse. Cependant, on y peut lire ces lignes liminaires que justifie une lecture attentive de l'ouvrage : « A cause de l'ampleur du sujet lui-même, ce livre si abondant soit-il, ne peut être qu'un essai ».

Satan n'est pas facile à lire. Quand trente-cinq spécialistes collaborent au même ouvrage on peut s'attendre à de multiples répétitions d'idées, et elles ne manquent pas ici. Le nombre des articles que renferme *Satan* aurait pu être facilement diminué, et cela, au grand avantage du lecteur. Une quinzaine d'études retiennent toute l'attention et résument les autres, qui n'insistent que sur des détails de la question et n'ont surtout d'importance que par la bonne compagnie où elles se trouvent. Par ailleurs, l'élimination de certains textes aurait donné plus de place aux notes écrites en caractères beaucoup trop fins, notes que l'on trouve souvent à pleines pages, surtout dans la première partie du volume. C'est à se demander si Satan n'a pas insufflé aux éditeurs cette microscopique typographie pour se venger de ces attaques et des dix-neuf hors-texte échelonnés tout le long du volume, hors-texte qui donnent une idée frappante de la monstruosité du père du mensonge. Peut-être aussi a-t-on tenu à reproduire dans le nombre de pages, le nombre même de la Bête : 666 (*Apoc.* XIII, 18).

* * *

Deux idées se présentent comme les thèmes fondamentaux de l'ouvrage : Satan est un ange déchu qui rage d'impuissance de ne pouvoir rien directement contre Dieu, contre l'homme ; Satan est le menteur par excellence, celui qui se cache, l'hypocrite qui prend tous les déguisements pour perdre l'homme. *Satan*, d'un bout à l'autre, développe ces deux thèmes.

Satan « est le ruiné qui se pare des vêtements du riche. Il est le relatif qui joue à l'absolu », écrit le Père Lucien-Marie de Saint-Joseph, o.c.d. Si « c'est uniquement par l'intermédiaire des facultés sensibles que le démon peut agir sur l'âme », il ne s'ensuit pas que l'on puisse négliger un tel adversaire ; au contraire, car il ne faut pas oublier que le démon se transfigure souvent en « ange de lumière ». « Il y a ainsi à certaines heures de bons démons assez bienfaisants pour tranquilliser les âmes trop peu prudentes. [...] C'est une vraie miséricorde de Dieu quand on le sent attaquer brutalement. »

¹ *** *Satan*. Desclée de Brouwer [c1948]. 666p. ill. h.-t. 22cm. (*Etudes Carmélitaines*, 27e année) \$4.00 (\$4.25 par la poste).

Frank-Duquesne, qui signe l'article le plus important de *Satan*, article qui constituerait à lui seul un volume de 136 pages, nous peint un tableau saisissant de cette horrible perfidie du Malin.

Ce qu'il (Satan) embrase, infecte de son brûlant et puant baiser de flamme, c'est moins la trottinante caravane des individus, que les grands corps collectifs, les organisations humaines, où les personnalités, ayant abdiqué devant l'esprit grégaire, lui offrent une résistance rongée, effritée d'avance et du dedans. La folie de l'esprit grégaire, [...] ce dérèglement, cette exacerbation du Nous. [...] le totalitarisme sous toutes ses formes — et la plus enlisante et gluante est la routinière tyrannie de l'Opinion justement qualifiée de « publique » — le refus de recueillement, la fuite devant l'oraison, [...], le besoin, chez les croyants, sur leur terrain [...], de ce qui soulève en bourrasque les émotions, l'adoration solennelle promue « grande manifestation » barnumesque [...] : bref, tout ce qui arrache l'individu à la « main de son conseil » (*Eccel.*, 15, 14), tout ce qui diminue sa résistance aux « influences errantes », aux bouffées et miasmes telluriques, aux raz-de-marée des puissances élémentaires, voilà qui travaille pour l'empire de Satan. Plus que jamais, « le monde entier plonge dans le Malin » (I Jean, 5 : 19) (p. 267).

Tout grégairisme est satanique, conclut Frank-Duquesne.

Plus loin, le Père de Tonquédec, s.j., appuie cette conclusion de son autorité reconnue en démonologie :

Si Satan influence les décisions individuelles, il étend par là même son pouvoir sur les collectivités. En effet, qui suscite les dissensions, les guerres, les bouleversements sociaux, les oppressions et les persécutions, sinon des individus ? Il est évident qu'en se faisant leur inspirateur Satan peut déchaîner des calamités familiales ou sociales (p. 497).

Le diable est habile et perspicace : il se sert des hommes eux-mêmes pour les entraîner à leur propre perte. Satan hypocrite et l'homme orgueilleux s'élancent ensemble vers l'enfer. Ce leitmotiv de *Satan* apparaît si à propos, si réaliste qu'on ne pouvait vraiment trop appuyer ; les arts, les lettres, la philosophie et la politique vont finalement lui donner, à ce leitmotiv, une atmosphère bien actuelle, vingtième siècle et, par conséquent, le rendre encore plus obsédant, si possible.

Germain Bazin, conservateur au Musée du Louvre, écrit :

Dépossédé de son royaume, Lucifer s'est-il installé au centre de cette intelligence humaine, trop prompt à se mesurer à Dieu même en se jouant de ses forces captives, sans avoir l'humilité d'admettre que le total enchaînement des causes et des effets toujours lui échappera ? Multiple est notre science, innombrable est l'inventaire de ces connaissances qu'aucun cerveau humain ne pourrait embrasser. Cette somme prodigieuse nous rapproche-t-elle ou bien nous éloigne-t-elle de cette Unité état de l'Etre absolu, d'où Satan est exclus ? (P. 520.)

Bazin est sans pitié pour Picasso :

Ces puzzles ricanants sont peut-être les expressions les plus typiques de cette discontinuité chaotique, haineuse de l'unité, qui nous paraît être l'essence même du style démoniaque.

Après les arts plastiques les lettres. Pour Dante, Lucifer n'est plus « qu'une chose bestiale ». « Milton admire la fierté

indomptable et éloquente, le génie politique et militaire de Satan. » Chez Balzac, « le combat spirituel semble être mené en pleine épaisseur de la chair », écrit Albert Béguin. Balzac règle vite la question du mal : tout vient de l'Energie et s'épuise peu à peu ; le mal comme le reste. Mais il n'est pas à l'aise cependant. En homme qui veut tout savoir, tout lui est problème, même l'au-delà ; l'éluder n'est pas le résoudre. Hugo joue au même dédain pour en arriver au même résultat : « Une inquiétude comparable à la pire des damnations traverse le système veineux de l'univers », écrit, à son sujet, Paul Zumthor.

Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud s'aveuglent pour la même raison : « On finit par rejeter Satan hors de tout système d'explication, et on ferme les yeux sur un cauchemar pour échapper à la réalité de sa présence ». Chez Gogol, Satan est un médiocre « qui s'entend à merveille à exploiter la médiocrité des autres », nous enseigne Jacques Madaule. De même Dostoïevski : ses personnages principaux n'aiment pas, mais ils s'aiment ; alors, le diable n'a plus qu'à suggérer pour gagner. Le repliement sur soi-même est la pire faiblesse de l'homme devant Satan.

Claude-Edmonde Magny donne une très belle étude sur *la Part du diable dans la littérature contemporaine*. Valéry est dévoré de l'envie secrète d'être Dieu ; Gide ne trouve que le néant en lui-même : son œuvre est « une chose *larie* en dépit de son abondance objective ». Claude-Edmonde Magny manifeste une très grande culture, et l'on aimerait à connaître son idée sur Satan dans l'œuvre de Mauriac, ce romancier catholique qui décrit si largement le rôle du démon dans la vie des petites gens.

Enfin, *Satan* se termine par un résumé succinct du satanisme dans la philosophie. Il est surtout question ici de Leibnitz, Hegel et Nietzsche.

Avec une logique implacable le mal a envahi et l'homme et l'histoire, il s'est servi de l'esprit de l'un pour diriger le cours de l'autre. Raison et Vie semblent être les lieux préférés du démoniaque et l'Ecriture Sainte nous confirme dans cette hypothèse quand elle présente le diable offrant à l'homme « la science du bien et du mal » et quand saint Jean parle de « l'orgueil de la vie ». Raison et Vie ont été les deux forces qui ont modelé la pensée moderne allemande, lui ont donné son éclat particulier. Raison et Vie sont par excellence les instruments du démoniaque (Paulus Lenz-Medoc, p. 634).

Le national-socialisme est l'enfant de cette pensée moderne allemande.

* * *

Telles sont les grandes lignes de *Satan*. On y trouve encore de nombreuses remarques sur la conduite et l'action multiforme du diable : ainsi chez les possédés, chez les enfants, dans les rêves, chez les païens, aux enfers, etc. Toujours on reconnaît le père du mensonge. Devant ces développements même occasionnels, on regrette d'autant plus de ne rien trouver dans ces pages sur la filiation diabolique de la franc-maçonnerie et du communisme.

Peut-être se dégage-t-il aussi de l'ouvrage une trop forte impression que le mal trouve surtout une atmosphère favorable chez les intellectuels. Il aurait été bon, ce me semble, de souligner l'action de Satan sur le commun des mortels, dans la trame de leurs menues actions quotidiennes ; sans doute, on ne trouverait pas chez ces gens l'énormité des erreurs de certains philosophes, mais on y découvrirait facilement l'indifférence, le blasement, la tiédeur généralisée. Le diable doit s'intéresser fort à ce manque d'enthousiasme spirituel, à cette tiédeur, puisque l'Écriture nous avertit : « Parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je suis près de te vomir de ma bouche » (*Apoc. III, 16*).

J.-P. BEAUSOLEIL

*Le Québec par l'image*¹

Quelle qu'ait été et quelle que soit la valeur de nos sociologues et de nos économistes au Canada français, par exemple Edouard Montpetit, Esdras Minville, François-Albert Angers, celui qui aura le mieux fait connaître le cadre physique de la province de Québec est indiscutablement le professeur Raoul Blanchard, Français de France.

Blanchard, digne émule de Jean Brunhes et de Vidal de la Blache, nous a déjà présenté une géographie générale en deux volumes, intitulée *l'Est du Canada français* ; il nous a ensuite donné le *Centre du Canada français*, et nous apprenons qu'il est à préparer *l'Ouest du Canada français*.

C'est évidemment là l'étude la plus fouillée jusqu'ici publiée, sur notre habitat. Il ne faut pas mésestimer pour autant les magnifiques et substantiels ouvrages de la collection *Notre Milieu*, dirigée par Esdras Minville et publiée par Fides ; mais ces ouvrages représentent une œuvre de collaboration et les textes en sont fragmentaires, tandis que Blanchard, dans son œuvre de géographie humaine, a su, avec sa science de géographe formé aux traditionnelles disciplines, dégager le cadre physique d'ensemble dans lequel évoluent les Canadiens de langue française.

Quelqu'un, un jour, a médité de la géographie. C'est probablement qu'il n'avait pas lu Jean Brunhes ou qu'il ne l'avait jamais entendu.

La géographie, telle que la conçoit, la professe et l'écrit le

¹ Blanchard (Raoul), *Le Québec par l'image*. Montréal, Beauchemin, 1949. 138p. cartes h.-t. 24.5cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

géographe Blanchard, est une science vivante qui séduit, conquiert et fait aimer les pays étudiés.

* * *

C'est un ouvrage d'un ordre beaucoup plus modeste que nous présente aujourd'hui le professeur Blanchard, qui devient, par son attachement à notre Province, un vrai Canadien de mentalité. N'est-il pas devenu professeur à l'Université de Montréal, lui, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble ?

Sa récente publication, *le Québec par l'image*, est une synthèse des traits physiques de la province de Québec. L'auteur étudie d'abord le relief, l'influence des glaciers et le climat de notre Province. Il relate ensuite les étapes du peuplement, après avoir établi que le Québec, qui englobe la mer Champlain, est un territoire géologique de vieille formation. Il continue en étudiant le Nord-Est, c'est-à-dire la Gaspésie et la Côte Nord. Puis, dans un autre chapitre, il aborde les régions de l'estuaire du Saint-Laurent, les vieilles paroisses du littoral et les paroisses de l'intérieur. Il étudie alors le Saguenay, le Lac Saint-Jean et, selon son procédé, il traite d'abord du relief, du climat, des premières phases de l'établissement, pour résumer ensuite les caractéristiques de l'industrie régionale et de l'agriculture et en montrer les résultats heureux. La ville de Québec est étudiée selon le même processus. Les lecteurs auront plaisir à constater quelle fut la grandeur du port de Québec de 1790 à 1870. D'autre part, ils seront frappés par le fait que Québec, aujourd'hui capitale française, fut, à une certaine époque, de langue anglaise dans la proportion de 40% de sa population. C'était aux environs de 1861, sous l'afflux de l'immigration irlandaise. Les Irlandais en vinrent à contrôler la ville du point de vue économique. Depuis, note Blanchard, les Canadiens français ont repris leur influence prépondérante et les anglophones ne comptent plus que dans la proportion de 7 ou 8%.

Le chapitre suivant traite de la région du Saint-Laurent entre Québec et Sorel : région intermédiaire entre la richesse des terres du district de Montréal et la stérilité relative des terres du Bas du Fleuve.

Suit alors l'étude, toujours selon le même procédé, des Cantons de l'Est. L'auteur analyse ce territoire défriché par les descendants des Loyalistes américains, que la montée des Canadiens de langue française et de leurs familles nombreuses a refoulés, notamment dans le domaine agricole.

Sous le chapitre intitulé *les Laurentides*, M. Blanchard ne groupe pas uniquement, comme le font les Montréalais, les quelques comtés au nord de l'Île de Montréal, mais une étendue de 170 milles de long par 90 milles de large, soit en tout 16,000 milles carrés. C'est Stoneham derrière Québec, c'est La Tuque, c'est Labelle. Tout cela, tout cet ensemble constitue les Laurentides.

L'agriculture n'y est pas ce qu'avait rêvé Monseigneur Labelle ; elle est pourtant dans une meilleure situation que celle qu'ont imaginée certains pessimistes, et le travail du bois, les apports de l'industrie, un tourisme d'été et d'hiver florissant complètent heureusement ses avantages.

La plaine de Montréal est la région la plus remarquable au point de vue agriculture. Cette région, malgré sa richesse, n'a pas su garder suffisamment ses fils, et le géographe français ne manque pas de l'indiquer.

L'avant-dernier chapitre porte sur Montréal. Il nous rappelle que la métropole fut la capitale du trafic des fourrures ; il nous entretient de sa montée industrielle, qui a commencé en 1820 et fut facilitée par l'abondance de l'énergie électrique, de son port puissant.

L'auteur termine par la grande région méconnue de la Province, le Nord-Ouest, riche en forêts et en mines. En ce territoire âpre et aride, il y a stagnation démographique. Dans le comté de Pontiac, il y a recul dans le chiffre de la population, tant anglaise que française ; mais l'espoir d'un renouveau est motivé par l'abondance des richesses naturelles.

* * *

Cette synthèse est forcément fastidieuse et ne donne pas une idée exacte de la méthode scientifique du grand géographe français. Le lecteur qui se donnera la peine de lire un tel ouvrage en saura plus sur la géographie physique de sa Province qu'en parcourant tous les autres manuels abordant le même sujet. On parle surabondamment des possibilités économiques au Québec, et c'est en lisant une œuvre comme celle de Blanchard que l'on se rend compte du bien-fondé de tels propos.

Bien souvent, qui dit *manuel* entend un texte assez ennuyeux ; bien à tort sans doute, car il y a des manuels vivants et formateurs. En tous cas *le Québec par l'image* n'est pas un manuel : il est un tableau de notre Province, de notre vaste domaine, et le peintre qu'est Blanchard le campe sous nos yeux, à sa manière inimitable, nous le rend vivant, nous le fait entrevoir en un avenir tout rempli de promesses. Ces promesses se réaliseront dans la mesure où nos gens garderont leurs qualités de frugalité et le goût du travail, en y ajoutant l'esprit d'épargne, le sens de l'initiative et de l'entreprise qui caractérise les peuples vigoureux.

On ne saurait trop recommander aux nôtres *le Québec par l'image* de Raoul Blanchard : tous ceux d'entre eux qui le liront apprendront à mieux connaître leur Province et frémiront de fierté nationale devant l'avenir économique exceptionnel qui s'ouvre devant elle.

Rodolphe LAPLANTE

L'Index et vous¹

L'Index, en droit canonique, désigne soit l'ensemble des lois de l'Eglise qui prohibent des livres, — ainsi, dit-on, que la vente de tel livre est défendue par l'Index, — soit le catalogue des livres expressément condamnés par l'autorité pontificale — et l'on pourra dire du même livre qu'il sera mentionné dans la prochaine édition de l'Index. Mais puisque le catalogue ne saurait être compris qu'à la lumière des lois qui assurent son existence et son autorité, rappelons d'abord la législation ecclésiastique dite de l'Index.

Elle se résume en trois mots qu'il importe de bien comprendre : *l'Eglise catholique prohibe des livres*.

Le code statue, au canon 1395, que « le droit et le devoir de prohiber les livres pour une juste cause appartiennent non seulement à l'autorité ecclésiastique suprême pour l'Eglise universelle, mais aussi aux conciles particuliers et aux ordinaires des lieux pour leurs sujets. » Pratiquement, quand un livre vous est prohibé par l'Eglise catholique, on peut dire, en des termes qui vous sont plus familiers, que l'auteur de cette prohibition est, en fin de compte, soit le pape soit votre évêque. Dans un cas comme dans l'autre, la prohibition n'est, en soi, ni moins légitime, ni moins obligatoire pour vous. Les principales différences consistent en ce qu'une prohibition de livre faite par le pape atteint les catholiques du monde entier, défend toujours l'usage de ce livre dans sa langue originale et dans toutes ses traductions, peut être sanctionnée d'une excommunication réservée au saint-siège, et, enfin, est sans appel.

Le mot *livre*, quand il s'agit de l'Index, comprend, à moins d'évidence contraire, non seulement les livres proprement dits, mais aussi les journaux, les périodiques (revues) et toutes les autres publications (brochures, tracts, feuillets de propagande, etc.).

La *prohibition* de l'Index possède

surtout un sens bien précis. Quand l'Eglise catholique prohibe un livre, ceux qu'atteint cette prohibition ne peuvent ni éditer, ni lire, ni garder, ni vendre, ni traduire, ni communiquer à d'autres, de quelque façon que ce soit, le livre ainsi prohibé. Il leur est aussi défendu de le rééditer à moins que, toutes corrections faites, ils n'en aient obtenu la permission de celui qui l'avait prohibé, ou de son supérieur ou de son successeur.

Cette prohibition atteint tous les sujets de celui qui en est l'auteur ; car elle est une de ces lois destinées à prévenir un danger général, dont il est statué (canon 21) qu'elles obligent même si dans un cas particulier ce danger n'existe pas.

On est tenu en conscience de se soumettre à ces prohibitions, et toute infraction constitue une *matière grave* de soi, que seules les circonstances particulières pourront rendre légère.

En outre, certains délits ont une sanction spéciale : « Encourent *ipso facto* l'excommunication, réservée spécialement au saint-siège, les éditeurs des livres des apostats, des hérétiques et des schismatiques qui défendent l'apostasie, l'hérésie ou le schisme, et aussi tous ceux qui défendent, lisent ou retiennent ces mêmes livres ou d'autres livres nommément condamnés par lettres apostoliques » (canon 2318). Notons ici qu'on peut être excommunié pour avoir *lu* ou *retenu*, non seulement les livres *nommément* condamnés, — comme le sont tous ceux dont le titre figure au catalogue de l'Index, — mais aussi un livre — et nous savons ce que recouvre ce mot ? — d'apostat, d'hérétique ou de schismatique soutenant l'apostasie, l'hérésie ou le schisme.

Tous les livres prohibés sous peine de péché mortel ou même d'excommunication ne sont donc pas nommément condamnés ? Pourquoi s'en étonner ?

Une telle condamnation stigmatise un ouvrage en le prohibant aux catholiques du monde entier. On comprend

¹ Texte tiré de *Collège et Famille*, l'intéressante revue d'éducation des collèges de la Compagnie de Jésus à Montréal, vol. 6, no 3 ; mai 1949, p. 137-144.

la prudence et la modération avec lesquelles le saint-office, chargé de cette mise à l'Index, doit procéder. De plus, cette congrégation romaine n'a pas la tâche impossible et vaine de repérer dans l'univers tout ce qu'on publie de faux ou de scabreux, pour en dresser une liste et la tenir à jour.

Votre catalogue de l'Index ne dénonce donc qu'un nombre assez restreint de livres pernicieux. Si vous l'avez déjà consulté, vous savez aussi que les livres qu'on y mentionne ne sont certes pas les plus accessibles ni les plus tentants, ce qui revient à dire : les plus dangereux pour vous. Le but que l'Eglise se propose, et qui est votre protection, serait alors bien mal atteint si la législation de l'Index ne prohibait aussi des livres dangereux, sans qu'ils aient été condamnés expressément, avant même qu'ils aient attiré l'attention du saint-office.

Voilà pourquoi des condamnations générales existent. Elles font partie de l'Index. Elles sont imprimées au début du catalogue, où vous pourrez les retrouver. Nous en avons déjà cité l'extrait le plus sévère. En voici quelques autres qui ne sont pas moins pratiques :

« Sont prohibés de plein droit :

2. Les livres de n'importe quels auteurs qui défendent l'hérésie ou le schisme, ou qui, de quelque façon que ce soit, tentent de détruire les fondements mêmes de la religion.

3. Les livres qui, de parti pris, attaquent la religion ou les bonnes mœurs.

4. Les livres de tous les auteurs non catholiques qui traitent *ex professo* de religion, à moins qu'il ne soit évident qu'ils ne contiennent rien de contraire à la foi catholique.

6. Les livres qui attaquent ou tournent en dérision l'un quelconque des dogmes catholiques ; ceux qui soutiennent des erreurs proscrites par le siège apostolique ; ceux qui déprécient le culte divin ; ceux qui tendent à ruiner la discipline ecclésiastique et ceux qui, de parti pris, insultent la hiérarchie ecclésiastique, l'état clérical ou religieux.

7. Les livres qui enseignent ou recommandent la superstition, de quelque genre qu'elle soit, les sortilèges, la divination, l'évocation des esprits et autres choses semblables.

8. Les livres qui prétendent établir la licéité du duel, du suicide ou du divorce ; ceux qui traitent des sectes

maçonniques et autres sociétés secrètes, prétendent qu'elles sont utiles et qu'elles ne nuisent ni à l'Eglise ni à la société civile.

9. Les livres qui *ex professo* traitent de choses lascives ou obscènes, les racontent ou les enseignent. » (*Ex professo* veut dire : en traitant le sujet ouvertement et notablement, sinon principalement. — Tous les livres compris dans l'une des catégories du canon 1399 — dont nous n'avons transcrit que des extraits — sont *prohibés*, c'est-à-dire *mis à l'Index*, sinon nommément, du moins de *plein droit*, comme il est déclaré.)

Comme bien vous pensez, l'interprétation de ces condamnations générales et leur application à un livre déterminé posent un problème qui n'est pas facile. D'autant moins qu'il ne suffit pas ici d'une solution personnelle et subjective ; car il s'agit de décider si tel livre, pris en lui-même, est ou n'est pas prohibé par l'une de ces condamnations générales. La conscience de chacun, si elle est bien formée, le prévient du danger moral d'une lecture ; elle ne lui dira pas qu'un livre est à l'Index. Un livre à l'Index n'est pas seulement dangereux, il est *prohibé*. La lecture d'un livre dangereux est défendue par le droit naturel, celle d'un livre à l'Index l'est, en plus, par les lois de l'Eglise. Qu'on nous pardonne d'insister sur cette différence, puisque le danger d'une lecture peut varier, par exemple, avec l'âge du lecteur, alors que l'usage d'un livre à l'Index est également prohibé pour tous les catholiques, à moins qu'ils n'obtiennent quelque dispense. Et, soit dit en passant, l'expression : « un livre à l'Index pour les jeunes » est inexacte et trompeuse ; un livre n'est jamais à l'Index pour les jeunes seulement. Les livres qui sont à l'Index pour vos enfants le sont aussi pour vous ; et cela n'empêche évidemment pas que vous soyez tenus de leur défendre, au nom du droit naturel, la lecture de beaucoup d'autres livres, même de ceux qui sont *dangereux* pour eux sans l'être pour vous.

Si vous songez ici qu'il n'est pas facile de prévoir les dangers d'une lecture, pour soi et, moins encore, pour les autres, — pour de plus jeunes surtout, y compris ses enfants... — veuillez croire qu'il peut vous être aussi difficile de décider qu'un livre tombe ou

ne tombe pas sous une condamnation générale de l'Index. Ne vous acharnez pas à le faire vous-mêmes. Ne vous fiez pas, non plus, aux affirmations du premier venu. Consultez plutôt des autorités en la matière.

C'est le rôle et l'utilité des répertoires, — celui de l'abbé Bethléem ou celui de Sagehomme, — qu'ils vous rendent ce service. Pour savoir si un livre est défendu par le droit naturel ou même par l'Index, consultez-les.

Ils ne sont pas infallibles, je veux bien, et n'ont pas la prétention de l'être. Celui qui l'aurait est-il du moins un spécialiste en cette matière, comme ils le sont? Même les spécialistes ne sont pas infallibles; mais pour les contredire il faut avoir de très fortes raisons.

S'ils vous paraissent quelquefois trop sévères, rappelez-vous qu'ils ne sont les auteurs ni des livres qu'ils apprécient ni des lois qu'ils appliquent.

Ils sont incomplets? Consultez donc les revues périodiques qui les complètent.

Et si toutes les autorités consultées ne disent rien de votre livre, ni de son auteur, demandez-vous un peu si la lecture vous en est tellement nécessaire, tellement pressante. Parmi tous les livres qui vous sont garantis, n'en trouvez-vous pas de plus utiles, de plus intéressants? Le besoin de ce livre douteux est-il raisonnable? Pourquoi ne pas demander, par prudence, une permission? Avec une bonne raison, vous l'obtiendrez, si elle s'obtient.

Pour un motif juste et raisonnable, on peut obtenir, en effet, du siège apostolique une autorisation générale ou de son évêque une permission particulière de lire ou de garder des livres prohibés. Mais alors on reste tenu, par un grave précepte, de garder ces livres de manière qu'ils ne tombent pas en d'autres mains. D'ailleurs, la permission accordée par quelque autorité que ce soit ne soustrait aucunement à la défense faite à chacun par le droit naturel de lire des livres qui exposent le lecteur à un danger spirituel prochain (canons 1402-1405).

A qui n'ignore pas les hommes, à qui en sait la faiblesse et les illusions, l'imprévoyance et la témérité, comme ils se veulent indépendants et comme ils sont influençables, il paraît nécessaire qu'une force supérieure écarte de leurs pas les occasions de chûtes. Quand on

pressent, d'autre part, l'influence sournoise, souvent profonde, toujours réelle, d'une lecture, — où le lecteur s'oblige à suivre l'auteur, sans quoi il n'y aurait pas lecture, — on ne doute pas que, si elle est mauvaise, elle ne puisse être pernicieuse à un degré effarant.

Ayant reçu de Dieu la mission de sauver les hommes que nous sommes, l'Eglise, dans sa lutte contre un mal dont la gravité nous échappe, doit prendre des mesures qui peuvent nous étonner. N'est-ce pas légitime?

A-t-on seulement l'idée de contester aux pays en guerre le droit à la censure la plus stricte? Que leur guerre soit juste ou non, on reconnaît aux Etats modernes le pouvoir de censurer les publications, les affiches et même la correspondance de leurs sujets avec le reste des hommes, pour en bannir toute idée, tout sentiment qui ne seraient pas jugés conformes à la sécurité ou à la victoire de la nation. Telles sont les conditions de ce qu'on appelle une guerre totale. Pourrait-on, encore de nos jours, contester à l'Eglise ces mêmes pouvoirs? Oublie-t-on qu'elle aussi doit faire, contre le Mal, une guerre qui a le droit d'être totale, parce qu'elle est éminemment juste? Trouvera-t-on intransigeants ses procédés qui ne sont pas de moitié aussi rigoureux que ceux de nos pays? Lui refusera-t-on l'usage modéré d'un instrument dont on permet à ses ennemis d'abuser? L'Index est-il un moyen d'attaque ou seulement de légitime défense? Ne suppose-t-il pas toujours, pour que son fonctionnement et son existence mêmes soient possibles, qu'un ennemi de l'Eglise l'ait d'abord attaquée? Fait-il à cet ennemi un autre tort que de rendre son assaut inoffensif aux membres de l'Eglise?

L'Index est une muraille protectrice. Que de l'extérieur on raille la prudence de qui l'a construite et la maintient, passe encore... Mais pourquoi, de l'intérieur, monte-t-il parfois des soupirs? L'injure est plus tolérable dans la bouche d'un ennemi déçu que les plaintes sur les lèvres des enfants qu'on protège. On leur assure un abri: ils s'y pensent en prison. De quelle liberté l'Index nous prive-t-il? De celle de nous livrer au mal pour en être les victimes, les captifs, les esclaves? Oui, grâce à Dieu, l'Index nous protège de la triste liberté de nous damner. Mais, dans notre usage des livres, il ne saurait

nous priver que de celle-là. Toutes les vraies libertés, en somme, nous restent, puisqu'il nous offre d'atteindre même à la Vérité.

Qu'important donc les moqueries ou l'ingratitude, tant que l'Eglise pourra sauver ses enfants ! Elle seule, invulnérable à l'erreur, assurée de sa victoire sur le mal, peut établir une zone d'une si rare sécurité.

Cet asile unique reste pourtant ouvert à tous ceux qui sentent leur besoin de protection. Tous les non-catholiques, si le fanatisme ne les aveugle pas, sauront reconnaître que les livres condamnés par l'Index sont le plus souvent nocifs non tant à l'Eglise de Rome qu'à l'honnêteté des sens ou de l'esprit. Leur probité, à quelque credo qu'ils la réfèrent, leur conseillera de consulter l'Index des catholiques pour pressentir un peu mieux, dans leurs lectures, le danger dont ils ne sont pas moins que nous menacés. Et puisque les païens eux-mêmes ne peuvent, de par le droit naturel qui les oblige, s'exposer sans raison au péché, tout ce qu'ils ont de sagesse et de bonne volonté se réjouira de ce que, grâce aux soins de l'Eglise, ils aient désormais moins de risques à courir pour être avertis des dangers.

Quelle institution possède de la pensée humaine ou seulement de la culture occidentale une expérience à la fois plus vaste, plus ancienne, plus profonde et plus impartiale ? Quand l'Eglise n'aurait d'autorité que le prestige d'une telle expérience, l'homme contemporain le plus orgueilleux, pour avoir respecté ses avis, s'en trouverait-il tellement humilié ? A quelle école pourrait-il apprendre davantage dans une pareille vérité ? Maintenant que parmi les idées broussailleuses personne ne peut plus s'orienter sans le secours de quelque guide, pourquoi refuser les services du plus expérimenté ?

De peur de nous perdre, donnons la main à l'Eglise. Donnons-la-lui, de peur surtout que nous ne cueillions en chemin tous les fruits sauvages dont nous sommes trop friands... Y a-t-il un seul homme raisonnable qui avalerait une nourriture inconnue ? Oserait-on manger, au hasard, des champignons, sans consulter au moins la liste des vénéneux ? Et si tel ou tel, aux couleurs plus attirantes, y est déclaré nocif, aurait-on la témérité de prétendre qu'il y a eu erreur et qu'un champignon si beau ne peut pas être fatal ?

Une fiole que vous trouvez porte l'étiquette *poison*. Boirez-vous son contenu ? Y goûterez-vous seulement ? Et pourtant, il se peut bien qu'on l'ait vidée du poison et remplie d'un liquide inoffensif, peut-être bienfaisant ; comme il se peut que l'étiquette ait été appliquée par un incompetent, par un farceur... Buvez-en, voulez-vous ? Quand sa vie est en jeu, comme on n'hésite pas à se soumettre aux défenses, lors même qu'on douterait de leur justesse et de leur sérieux ! A la limite, on préférerait ne manger de rien, sachant qu'on meurt moins vite de la faim que d'un poison. Et je vous laisse à décider si l'on a plus besoin de manger que de lire ou si la nourriture est plus nécessaire à la santé du corps que la lecture à celle de l'esprit.

Mais qu'avons-nous à toujours parler de défenses quand il s'agit de l'Index ? Prohiber un mauvais livre, c'est faire un geste positif. L'expression seule, qui est négative, fait mine de nous frustrer. Comprendons-nous ce que parler veut dire ? L'ingénieur militaire qui arrête le mécanisme d'une bombe épargne un quartier ; le chirurgien qui retranche un membre gangrené sauve son patient ; le médecin qui stérilise une infection rend la santé. Bref, les contrepoisons sont des remèdes.

Oublie-t-on que l'Eglise qui, elle aussi, pratique une indispensable médecine — celle des âmes — puisse nous soumettre à des traitements qui n'ont de négatif que les apparences d'après lesquelles nous les nommons ? Les privations qu'impose un régime ne sont-elles acceptables que si la santé du corps est en jeu ? Voyez comme au moindre malaise on se sent porté, sur l'avis souvent d'un inconnu, à se priver de tel aliment ou de telle boisson. On ne prendrait pas un remède sur le conseil de qui on veut pourtant se passer de nourriture. Bien plus, dès qu'on se sent indisposé, ne se met-on pas soi-même à la diète ? Et pour que l'excellence de ce remède ne puisse être méconnue, l'instinct souvent le rappelle à chacun par une perte d'appétit. Les forces de son corps sont-elles donc si précieuses et si méprisables celles de son esprit qu'on se refuse à faire, pour préserver celles-ci, des sacrifices spontanés, comme on en supporte pour ménager celles-là ?

Pourtant, on reconnaît bien que

dans l'équilibre du corps celui de la tête prédomine. On laisse d'ordinaire visiter ses malades, on expose ses morts, mais on cache ses fous. Et quand il s'agit de soi-même, chacun préfère toujours un corps en ruine à quelque faille de l'esprit, qu'il ne l'ait déjà. Devine-t-on sans doute que la moindre faiblesse de l'esprit puisse fausser une vie d'homme, en abaisser le mérite et compromettre parfois le salut. Aussi l'Eglise, chargée de l'harmonie des âmes, ne peut pas négliger la justesse des esprits. Les moyens surnaturels dont elle dispose pour guérir et prévenir du péché ne la dispensent pas d'autres moyens plus naturels, qu'elle emploie pour en indiquer l'existence et dénoncer les occasions.

Parvenus à cette réflexion, nous comprendrons le motif le plus profond que puissent avoir les catholiques de se soumettre à l'Index. Ce motif est d'ailleurs le seul nécessaire pour maintenir — comme il est le seul suffisant à justifier — notre soumission parfaite à toutes les défenses ecclésiastiques.

Nous croyons à l'autorité divine de l'Eglise.

Elle peut tout nous défendre, parce qu'elle a pu nous baptiser.

Celle qui a le pouvoir de nous enlever nos péchés, comment n'aurait-elle pas celui de nous priver de quelques livres, ou d'autre chose ?

Nous n'avons même pas besoin, pour nous soumettre, de connaître les raisons de ses défenses. Toute la grandeur de notre Eglise, c'est qu'elle n'ait de comptes à rendre qu'à Dieu.

Mais quand elle nous défend quelque chose, nous croyons que de cela c'est toujours nous qu'elle défend. Voilà pourquoi nous l'appelons notre Mère.

En devenant chrétiens, nous avons accepté non seulement le Christ, mais aussi la croix, c'est-à-dire la nécessité du sacrifice. Nous sommes depuis lors délivrés d'un bon nombre de petits soucis, comme de décider si un livre à l'Index est toujours dangereux ou si la viande est vraiment plus indigeste le vendredi.

Non, pour nous, les principes de vie sont beaucoup plus clairs, et sa conduite tellement plus simple...

Nous ne lisons pas de livres prohibés comme nous ne mangeons pas de viande le vendredi. Vous saisissez ?

Oui, c'est à vous que je m'adresse, catholique qui me lisez... Vous comprenez combien votre obéissance doit être exacte et convaincue ? Et puisqu'elle ne saurait les admettre, ne vous accordez ni petites faiblesses, ni petites exceptions. La moindre désobéissance à l'Eglise, vous le savez bien, est une tentative d'apostasie. Vous n'allez tout de même pas désavouer votre baptême ou regretter, devant l'appât d'une lecture, d'avoir été fait enfant de l'Eglise ? En vous soumettant à sa grâce, vous vous êtes, pour toujours, soumis à ses lois. Que cette soumission, déjà totale, progresse encore ! Qu'elle devienne de plus en plus *intelligente* : appliquez-vous, pour mieux comprendre les lois, à découvrir leur esprit. Ainsi, à travers toutes celles de l'Index, finirez-vous par saisir que, si l'on veut se prémunir des mauvais livres, il n'est rien de plus sûr que de s'attacher aux bons.

Si avec l'honneur d'être catholique, vous avez encore celui d'en former, ne vous épuisez pas en vains discours. Puisqu'il s'agit, en somme, de stimuler chez vos enfants l'obéissance à l'Eglise, offrez-leur simplement l'attrait de votre propre soumission. Savez-vous que cette condition nécessaire est encore le moyen le plus facile ?

Il se pourrait, hélas ! que, malgré votre exemple, l'un de vos enfants cherche à trouver son bien dans de mauvais livres. Je ne doute pas qu'alors vous n'interveniez intelligemment, je veux dire : ni trop tôt, ni trop tard. En lui fournissant d'abord, dans la ligne de son intérêt, des livres honnêtes et, autant que possible, qui présentent au moins une autre supériorité que leur honnêteté ; ainsi votre enfant sera disposé à comprendre que le Bien, lui aussi, est son bien.

André PAQUET, s.j.

A travers les diocèses

MONTRÉAL

La lutte contre l'immoralité se poursuit avec vigueur et sans relâche dans le diocèse de Montréal, sous la direction avertie des membres du Comité diocésain de l'Action catholique. Dans cette croisade permanente, la mauvaise littérature n'est pas oubliée, en particulier les périodiques et les *comics* indésirables.

Cette campagne officielle trouve une aide efficace dans le *Bulletin de l'Action catholique de Montréal*¹, organe du Secrétariat diocésain. Cette publication mensuelle de l'Action catholique est du plus haut intérêt. Elle unit aux préoccupations doctrinales un sens de l'actualité toujours en éveil. *Nova et vetera*. Elle réalise de tout point la « saine modernité » qui assure souplesse et efficacité à l'apostolat intellectuel.

En ce qui concerne la lutte contre la littérature trop légère ou malsaine, qui nous intéresse spécialement ici, la lecture de la dernière année du *Bulletin de l'Action catholique* (5e année, sept. 1948 à juillet-août 1949) atteste à l'évidence le magnifique travail accompli en ce domaine. Les magazines et les *comics* — et ça se comprend — ont été l'objet de la vigilance la plus assidue.

Il suffit de feuilleter la table des matières de l'année (no de juillet-août 1949), pour constater aussitôt le bien-fondé des éloges précédents. Ce numéro de juillet-août est particulièrement intéressant et peut donner une bonne idée du mérite d'une telle publication. Les *comics* y sont encore « à l'honneur » : on y trouve quatre pages documentaires sur l'actualité de ce problème (p. 698-702). D'autre part, sous la plume de son distingué Directeur, Mgr Albert Valois, le Comité Diocésain nous rapporte sa belle victoire sur le magazine *See*.

N'oublions pas de mentionner, du même numéro, les *Propos de vacances*, une rubrique qui comprenait dix articles vivants, alertes, actuels. On n'y a pas oublié la lecture.

Tous ceux qui veulent se tenir au courant du labeur multiple de l'Action catholique dans le diocèse de Montréal, se doivent de s'abonner au *Bulletin de l'Action catholique*. Comment d'ailleurs, pour des catholiques, ne pas s'intéresser au travail apostolique chez eux de cette Action catholique si chère au cœur des Souverains Pontifes ?

Théophile BERTRAND

¹ *Bulletin de l'Action catholique de Montréal*. Publication mensuelle. 84p 21cm.

Pornographie à Montréal

On pouvait lire dans la *Bibliographie de la France* du 24 juin dernier (p. 2103), la note suivante :

On nous prie d'insérer :

Par arrêté des 1er et 3 juin 1949 ont été interdites la mise en vente et la distribution sur l'étendue du territoire français des ouvrages suivants :

De Harry MITCHELL, *Elles ne sont pas toutes comme ça*, traduit de l'américain, imprimé par le S.L.I.M., 27, boulevard de Strasbourg, à Paris-9e, et édité par les EDITIONS FLEUVE NOIR, 22, rue du Marchal-Foch, à Sannois (S.-et-O.).

De Vernon SULLIVAN, *J'irai cracher sur vos tombes*, traduit de l'américain par Boris Vian et édité par Jean d'Halluin et imprimé par les EDITIONS DU SCORPION, 12, rue Blanche, Paris-9e.

Or, ces ouvrages pornographiques sont en vente à Montréal. Comment expliquer la pénétration en notre pays et le commerce effronté de pareilles saloperies ?

Outre ces éditeurs, il en est d'autres malheureusement qui osent publier des récits tels, que les pires audaces d'un Proust, d'un Montherlant et d'un Gide, par exemple, peuvent sembler, en comparaison, de simples pieuseries. Dieu sait, pourtant, que ces « maîtres » n'ont pas peur de la boue, même s'ils la brassent avec une certaine distinction !

Il m'est arrivé par exemple de mettre la main sur *Salauḏs* d'Anta Grey, gueuleton cuisiné par les Editions du Feu Follet (Paris), et encore traduit, paraît-il, d'un roman américain : *Houndḏs*. C'est quelque chose d'incroyable en cynisme, en impudence et en goujaterie ! En face des découvertes précédentes, on peut se demander si les mêmes « commerçants culturels » ne diffusent pas déjà parmi nous ce concentré de stupres.

Dire cependant que des loustics frottés de lettres pourraient nous rétorquer, au sujet de ce dernier ouvrage : « Mais c'est simplement l'image d'une certaine société où de telles mœurs sont des réalités ! Veut-on que le romancier fausse sa vision des faits, qu'il truque la vie ? »

On devine aussitôt le stendhalien dans cette réplique, — ou quelque oiseau de même plumage — de ce Stendhal qui écrit — croyez-le ou non ! — dans *le Rouge et le noir* :

Hé, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral ! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le borbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le borbier se former.

Jusqu'où ne peut-on pas aller avec de tels principes ?

Théophile BERTRAND

Glanes

Dans le discours qu'il prononça lors de la réception de la mission universitaire française en avril dernier, Notre Saint-Père le Pape a défini la mission des intellectuels. Parmi les idées fortes, lumineuses et opportunes qu'il développa en cette occasion, émerge un appel à un vivant réalisme culturel et au souci du bien commun de tous les hommes dans la poursuite de nos travaux scientifiques et littéraires, bref un souci apostolique.

Vous êtes l'élite, l'intelligence de la France, a dit le Pape. Or, qui dit élite dit élévation et surtout mission de devoir, de responsabilité. On a dit que ceux qui ont reçu beaucoup de bien matériel sont les banquiers de Dieu. De même et à plus forte raison ceux qui ont reçu du Père des Lumières en plus grande abondance que les autres, les dons de l'intelligence et du savoir, ont-ils pour mission de distribuer ces trésors à la foule qui pourrait en être sevrée ou qui pourrait les gaspiller follement.

Et encore :

A quoi servirait une science qui serait ensevelie dans les livres non coupés ou à peine feuilletés par quelques initiés ? Et que serait une littérature qui ne serait plus qu'un amusement, un passe-temps réservé à quelques dilettantes et qui n'apporterait aucune lumière nouvelle ?

* * *

La Commission Royale d'Enquête sur les activités culturelles au Canada a commencé son travail, sous la présidence de l'Hon. Vincent Massey. Tous savent que, sur cinq membres, la Commission compte deux Canadiens français : le R. P. Lévesque, de l'Université Laval, et M. Surveyer, ingénieur de Montréal. D'autre part, M. René Garneau a été nommé secrétaire conjoint.

L'importance d'une telle enquête ne peut être exagérée, et en raison du vaste domaine qu'elle doit couvrir : arts, sciences, lettres, film, radio et télévision, et en raison de son but : la recherche de moyens de développer un véritable esprit canadien, de « promouvoir le sentiment national et l'unité des Canadiens dans tous les champs de l'expression artistique et culturelle ».

Même si la Commission ne doit pas empiéter sur la juridiction provinciale en matière d'éducation, l'on comprend que certains milieux se soient alarmés devant une telle initiative : les domaines en cause touchent de bien près à l'éducation et les tendances centralisatrices du fédéral dans tous les ordres sont peu faites pour inspirer confiance. Tout de même il semble que, dans les circonstances, cette enquête apparaisse comme opportune et devant être féconde, ce qui n'exempte pas pour autant les Canadiens français de l'obligation de veiller à la sauvegarde de leurs droits et prérogatives culturels. Le Canada sera prospère et rayonnera dans la mesure où les tenants des deux cultures officielles sauront collaborer dans le respect mutuel, un respect non seulement académique, mais réel, vécu.

La peste des « comics » fait toujours des victimes. Ainsi, on pouvait lire dans *le Devoir* du 12 mai dernier, la nouvelle suivante :

L'influence néfaste des « comics » a failli entraîner la mort, hier soir, d'un garçonnet de Montréal qui avait lu une histoire où le héros s'était pendu. Ce bambin de dix ans, hanté par cette histoire, voulut lui aussi jouer au héros en tentant de se suicider, vers 8 heures hier soir. Il s'est pendu à l'aide d'un fil électrique attaché au balcon arrière du domicile de ses parents, rue St-Dominique.

[...]

La Presse du même jour rapporte, d'autre part, ces aveux du bambin :

« Je voulais voir quelle sensation ça ferait d'être pendu comme l'homme dans le livre. »

[...]

Sur le balcon gisait un petit livre d'histoires de crimes, ouvert à une page où l'on reproduisait la photo d'un homme précisément en train de se pendre.

Les « grands », surtout les « intellectuels » qui se complaisent dans certains genres littéraires à la mode, ne tentent pas de se pendre, et pour cause ; ils imitent pourtant, eux aussi, ce qu'ils lisent ordinairement : ils cultivent des tendresses douteuses, — qu'on me pardonne cet euphémisme, — ils remettent souvent en cause les certitudes les plus sacrées, habitués qu'ils sont à les voir traiter comme de la camelote littéraire.

Le sujet, le thème d'un livre n'aurait-il pas beaucoup d'importance, en dépit des prétentions de certains esthètes ?

SIMPLIFIEZ vos affaires

Abonnez-vous aux Revues et Journaux du monde entier en vous adressant au

SERVICE GÉNÉRAL D'ABONNEMENT

Benoit Baril

4234, rue DeLaroche — Montréal 34

Exposition permanente de REVUES

CATALOGUE SUR DEMANDE

FR. 7383

Choix d'ouvrages

Des ouvrages critiqués dans le présent numéro, nous mentionnons, sous cette rubrique, quelques-uns de ceux qui sont les plus susceptibles de distraire sainement, d'instruire ou d'élever les lecteurs auxquels ils conviennent. Le fait de signaler ainsi ces livres ne veut pas dire qu'ils peuvent être conseillés à tous indistinctement, comme on peut le constater en se référant à la critique et à la cote morale.

PHILOSOPHIE

Pégahire (Julien), c.s.sp., *Regards sur le connaître.*

RELIGION

Lepin (M.), *Actes des Apôtres. Epîtres. Apocalypse.*

*** *Satan* (les Etudes carmélitaines).

*** *Présence de Dom Marmion.*

Croidys (Pierre), *Pas à pas avec Marie, Mère du Christ.*

Cuttaz (Chan. F.), *Le Juste.*

Stolz (Dom Anselme), *L'Ascèse chrétienne.*

" " " *Théologie de la mystique.*

PHILOLOGIE

Groult (Pierre), *La Formation des langues romanes.*

LITTÉRATURE

Moeller (Charles), *Sagesse grecque et paradoxe chrétien.*

HISTOIRE

Koriakoff (Michel), *Je me mets hors la loi.*

GÉOGRAPHIE

Blanchard (Raoul), *Le Québec par l'image.*

Ouvrages

GÉNÉRALITÉS

PANGE (Comtesse J. de).

Les Clefs du Paradis. Livres, théâtre, cinéma, radio pour les enfants. Bloud et Gay [1947]. 134p. 19cm. (Coll. *l'Éducation familiale nouvelle*, 5).

« Nos impressions d'enfance sont les plus vives, les plus fraîches et nous marquent, pour toute la vie, d'une empreinte indélé-

bile », nous dit la comtesse de Pange dans son introduction. C'est là non seulement une constatation évidente, mais un principe fondamental en éducation et qui trouve une application d'une importance qu'on ne saurait trop exagérer, lors des premiers contacts de l'enfance avec les livres, le théâtre, le cinéma et la radio. C'est donc à bon droit qu'il faut féliciter l'auteur de nous présenter ce « panorama de tout ce qui touche à la vie intellectuelle des enfants ».

La comtesse de Pange fait preuve d'une belle érudition dans le domaine de la littérature enfantine. Elle sait remonter aux souvenirs de son enfance et rappeler les titres d'ouvrages qui enchantent encore aujourd'hui la jeunesse. Ses propos sur le théâtre, le cinéma et la radio révèlent ses connaissances en psychologie et en pédagogie.

Pour les lecteurs canadiens, il sera bon de compléter leurs renseignements sur les livres à conseiller à leurs enfants, en employant par exemple *Nos jeunes liront...* de Guy et Jeanne Bou-lizon, où ils trouveront également les titres des ouvrages pour jeunes publiés chez nous.

Roland GERMAIN

TRUC (Gonzague).

Savoir lire. Paris, Albin Michel [c1946]. 158p. 15.5cm. (Coll. *les Savoirs du Temps présent*) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

Appelle des réserves

Ce petit livre se lit d'une traite et nous donne, sur la lecture, les conseils d'un autodidacte qui fut et demeure un liseur acharné, qui est aussi un penseur sérieux et un fin humaniste. Gonzague Truc nous communique son enthousiasme pour le livre, sa fringale de lectures ; il nous rappelle l'importance de la lecture, cette « discipline méconnue », sa fécondité et aussi ses dangers.

Les leçons judicieuses de *Savoir lire* peuvent se résumer dans cette réflexion pleine de sagesse :

On lit pour se distraire, pour s'informer, pour rêver, pour s'évader, pour s'exciter, pour briller dans la conversation ; on lit pour s'instruire ; on n'oublie que de lire pour se construire.

L'auteur qui, malgré sa bohème, a eu le bonheur de pouvoir triompher de tous les dangers de lectures poursuivies au gré de sa fantaisie, accorde trop de confiance ce me semble, à son système de liberté absolue dans le choix des lectures. Cet optimisme radical, qu'il faut préférer cependant à un jansénisme tâtillon, me semble la source des nombreux passages qui surprennent dans ces sympathiques confidences, même en faisant la part d'un tempérament naturellement euphorique, la part de l'humour. A ce libéralisme intellectuel trop facile, il faut préférer le culte d'une discipline authentique, qui ne craint pas même une certaine sévérité, parce qu'elle en connaît les fruits, parce qu'elle sait vraiment d'où elle vient et où elle va.

Aussi, si ces pages souriantes apparaissent des plus propres à donner le goût et l'enthousiasme de la lecture, et de la lecture féconde, elles doivent nécessairement être complétées par l'un ou l'autre des ouvrages de fond sur le problème.

Théophile BERTRAND

PHILOSOPHIE

ARTHUS (Dr André).

Mariage. Etude biopsychologique. Paris, Susse [c1946]. 252p. 23cm. Appelle des réserves

Nous regrettons d'autant plus que cette étude psychologique et médicale sur les problèmes du mariage comporte certaines erreurs en ce qui touche au domaine moral et religieux, qu'elle est pleine de valeur et d'intérêt. Il faut donc réserver ces pages fort pratiques aux personnes solidement formées qui, à l'heure où elles ont besoin de tels renseignements, ne craignent pas d'entretenir même de leurs lectures un directeur compétent. Ce dernier saura alors rectifier les erreurs, compléter les lacunes, et surtout conseiller la lecture d'ouvrages de même rayon, mais qui offrent toutes les garanties au point de vue moral et religieux. De tels ouvrages sont nombreux aujourd'hui.

Théophile BERTRAND

PAUCHET (Dr Victor).

Soyez optimiste. Québec, Editions de la Librairie Canadienne, 1948. 141p. 17.5cm.

Le Dr Victor Pauchet s'est déjà acquis une solide réputation par son livre *le Chemin du bonheur* et il n'y a aucun doute que *Soyez optimiste* convaincra les lecteurs que chacun peut augmenter sa part de joie, en s'en donnant la peine.

Ce petit volume est écrit avec simplicité et peut aussi bien être lu par les gens peu cultivés que par ceux qui ont poursuivi de longues études : à tous il montrera que l'on peut vivre dans une grande sérénité d'esprit si l'on sait voir les beaux côtés de la vie.

Il convient de signaler la table des matières, qui donne une bonne vue d'ensemble de l'ouvrage, grâce à un résumé de chaque chapitre en dix ou vingt lignes.

Roland GERMAIN

PÉGHAIRE (Julien), c.s.sp.

Regards sur le connaître. Montréal, Fides, 1949. 479p. 20.5cm. (Coll. *Philosophie et Problèmes contemporains*, no 8) \$3.00 (\$3.15 par la poste).

« Le thomisme n'est pas une philosophie a priori. Ceux qui le croient, adversaires, ou, s'il en est, partisans, ont tort » (p. 224).

Appliquée au domaine de la connaissance, cette phrase résume toute l'ambition de *Regards sur le Connaître*. Le volume réunit une série d'articles parus dans diverses revues. L'auteur est intéressant à lire tant à cause de son style vif et limpide qu'à cause de l'abondance des exemples dont il illustre sa pensée, exemples concrets, rajeunis et ordinairement bien choisis. Les nombreuses citations des auteurs incriminés montrent un souci d'objectivité rigoureuse.

Après nous avoir mis devant le fait de la connaissance et de son explication classique chez les thomistes, — ce qui forme une vaste introduction à tout l'ouvrage, — le R. P. s'attaque à l'idéalisme, surtout au principe d'immanence, qui en est le fondement et la racine. C'est la première partie. La seconde fait ressortir la valeur expérimentale et philosophique des principales thèses de la psychologie thomiste. Le dernier chapitre, conclusion de ce travail, donne l'attitude d'un thomiste devant Descartes.

Le titre, *Regards sur le Connaître*, est judicieusement choisi et indique bien la préoccupation principale qui préside à « l'unité très réelle » promise par l'auteur dans son introduction (p. 8). Cependant, et nous y reviendrons plus loin, nous aurions préféré une autre ordonnance des parties et il nous semble que le chapitre intitulé : *l'Acte de foi naturelle*, est hors cadre à la fin de la première partie, qui traite de l'idéalisme : sa véritable place eut été en appendice.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de son insistance sur l'unité réelle du sujet connaissant (v.g. p. 223, 293 et ss., 300 et ss.). Telle est précisément la réponse dernière à donner à l'idéalisme, qui traite l'homme comme s'il n'était qu'esprit. C'est pourquoi le souci fondamental de cette « unité réelle » eût commandé avec avantage, ce nous semble, le plan de tout l'ouvrage. Ainsi il eut mieux valu inverser l'ordre des parties, étudier l'aspect psychologique du connaître avant l'aspect critique, car au réalisme thomiste correspond une méthode réaliste, et les arguments du R. P. contre le principe d'immanence eussent été alors beaucoup plus efficaces. Le dernier chapitre de l'auteur nous fait cependant un peu douter qu'il puisse accepter une telle opinion. Que Descartes soit un génie, personne n'y contredira. Qu'il soit un grand métaphysicien, que son système soit dans son ensemble cohérent, tous le concéderont. Mais que ses conclusions soient complémentaires de celles de saint Thomas (p. 441), nous ne le croyons pas, car sa méthode est la négation même de celle de saint Thomas. Et surtout que soit possible « l'union harmonieuse » (p. 455) désirée par l'auteur, c'est ce que nous pouvons difficilement admettre et que n'encourage guère le jugement sévère que porte M. Gilson sur une telle tentative : « Ces deux attitudes différent *lo toto* et on ne peut insister pour les rapprocher à moins de méconnaître l'essence de l'une ou de l'autre, peut-être même des deux » (*Réalisme thomiste et critique de la connaissance*, p. 67).

C'est que Descartes est réaliste d'intention, mais ne l'est pas de fait et par sa méthode. Kant et Berkeley ont été plus logiques que lui sur ce point. Thomas d'Aquin est réaliste d'intention et de fait, en vertu même de sa méthode. C'est le seul réalisme authentique et il fut entièrement étranger à Descartes..

Ajoutons quelques remarques au sujet de l'espèce impressée. En étudiant les diverses phases de la connaissance, l'auteur fait de cette espèce une puissance (p. 48). L'élimination de la première qualité, *habitus-dispositio*, est trop rapide. Nous préférons l'énoncé beaucoup plus nuancé de Jean de St-Thomas (cf. *Curs. Theol.* in Ia/IIae/d. XIII, a. 2, IV, Vives, t. VI, p. 255). Remarquons que de par sa nature d'être intentionnel, l'espèce impressée ne peut se classer directement dans aucun prédicament. Elle appartient d'une certaine façon (*reductive*) à la puissance, en tant que faisant avec elle un seul principe d'opération ; mais par son double rôle, qui est de déterminer la puissance, de lui enlever son indifférence, et d'être au point de départ de la génération et de l'acquisition de l'*habitus*, il faut la placer surtout et toujours *reductive* parmi les qualités de première espèce, non pas parmi les *habitus* strictement dits qui possèdent les caractéristiques énoncées par l'auteur (p. 48), mais parmi les dispositions. Cette doctrine est implicitement admise par saint Thomas (cf. Ia/IIae/50/5 et 6).

Nous ne voudrions pas que ces quelques remarques amoindrissent la valeur réelle, qui est grande, de *Regards sur le Connaître*. Nous sommes reconnaissants au R. P. Péghaire de nous avoir donné cette synthèse et nous souhaitons qu'il continue de nous donner des études aussi approfondies. Ce n'est certes pas nous qui lui reprocherons de nous avoir fourni l'occasion des réflexions précédentes.

Armand FLAMAND, s.s.s.

TRAHARD (Pierre).

La Vie intérieure. Paris, Boivin, 1947. 263p. 19.5cm.

Appelle des réserves

M. Trahard, pour justifier son travail, regrette dans son avant-propos qu'aucune œuvre d'ensemble n'ait, à date, été consacrée à l'étude de la vie intérieure, et il nous présente cet ouvrage. J'ai le regret d'avouer que je n'y ai pas trouvé l'étude définitive attendue. Le sujet était évidemment difficile, tant par son ampleur que par la multitude des domaines qu'il touche. La vie intérieure dont il s'agit ici est celle qui s'oppose à la vie extérieure, à la vie dite active, en supposant que l'objet de cette vie « contemplative » devienne le sujet lui-même qui se connaît par introspection. Or immédiatement, on le voit, il faut restreindre — d'après les éléments que l'auteur nous apporte — vie intérieure à vie affective ou subconsciente. Première déception ! Mais n'est-il pas de mode de promettre plus qu'on ne donne ?

Deuxième faute, et de taille celle-là : l'auteur aborde le problème de la vie intérieure chez les chrétiens, — ceux des origines et les grands mystiques, — domaine où il n'aurait jamais dû s'aventurer, pour éviter de voir attachées à son nom des pages qu'aucun écrivain sérieux n'aurait signées. Le christianisme veut être jugé de l'intérieur — c'est un principe de toute saine critique — et non jaugé à l'aune des principes de ses pires ennemis : Renan et Loisy (p. 72, 73), Voltaire, Comte, Gide et Cie (p. 117). Une critique de détail serait longue et le livre ne mérite pas cette attention. Quelques citations suffiront à faire constater à quel point l'auteur manque d'objectivité.

Il étudie la vie intérieure chez les stoïciens et les premiers chrétiens qui, les uns et les autres, tendent à la développer. Or cette « vie intérieure est une marque d'orgueil, puisqu'elle est un hommage que l'homme se rend à lui-même. [...] Pourtant, le christianisme est venu, qui apportait au monde un message d'humilité, qui faisait de la vie intérieure une vie pénitente, repentante et grise. » — « Simple apparence », répond le critique E. Zyromski dont l'auteur accepte le jugement : « L'orgueil chrétien rejoint l'orgueil stoïcien, parce qu'il est fondé, lui aussi, sur le mépris de la nature, parce que, contrairement à la pensée du Christ, les théologiens plient tout l'homme à leurs dogmes » (p. 69).

Ailleurs, l'auteur oppose deux conceptions chrétiennes de mysticisme : « Mais ni saint Paul ermite, ni saint Malc, ni saint Hilarion ne vivent au dedans d'eux-mêmes. Leur vie intérieure se ramène à un acte de défense, à un exercice pénitenciaire, d'où naissent parfois des états de déséquilibre, d'hallucinations ou d'extase » (p. 101). Et l'auteur ajoute en note : « C'est pourquoi les psychiatres et les psychanalistes ne voient chez la plupart des saints et des mystiques que des cas de refoulement sexuel ».

Autre jugement, cette fois sur les ordres contemplatifs : « Ainsi le croyant peut adopter deux attitudes. Ou rompre avec le monde, s'enfermer en soi, n'avoir de préoccupation que son salut : c'est l'attitude égoïste, inactive et antisociale des ordres contemplatifs ; [...] » (p. 121). Et d'autres, et d'autres, tel celui sur la direction de saint François de Sales chez qui « les roses de la dévotion n'ont pas d'épines » (p. 103) ; tel celui sur Ozanam et le Père Gratry, « où tout est simple, simpliste, inopérant » (p. 120) ; tel celui sur la « virginité, [la] continence, [le] refoulement sexuel [qui] créent des désordres organiques et psychiques aussi graves que les excès sexuels » (p. 131).

Inutile de multiplier les citations. Inutile également de les réfuter : elles se détruisent d'elles-mêmes. Le seul mérite que l'auteur pourrait réclamer serait celui de l'érudition. Cette étude donne l'impression d'une vaste et patiente recherche. Mais l'érudition, lorsqu'elle est à ce point superficielle et surtout si mal assimilée, est-elle réellement un mérite ?

P. ADALBERT, o.f.m.cap.

RELIGION

Livres saints

LEPIN (M.).

Actes des Apôtres. Épîtres. Apocalypse. Traduits sur le grec [...]. Paris, Editions Dumas [1948]. 444p. 18cm.

M. Lepin vient de livrer au public une nouvelle traduction des *Actes des Apôtres*, des *Épîtres* et de l'*Apocalypse*. Une courte introduction présente chacun de ces écrits du *Nouveau Testament*. On y lit quelques brèves indications sur les auteurs, les destinataires, le lieu et la date de composition, enfin un résumé très suggestif sur le contenu doctrinal de l'ouvrage. Des notes nombreuses accompagnent la traduction. Elles renseignent le lecteur sur les noms de personnes et de lieux, ou lui donnent une explication doctrinale ou historique sur certains passages qui peuvent faire difficulté. Ces notes ont aussi l'avantage de nous faire saisir le sens fécond des Divines Ecritures, elles nous mettent en contact plus étroit avec les destinataires de ces écrits, avec leurs besoins et les solutions qu'y apportent les écrivains sacrés. Ce commerce intime avec les préoccupations des premiers chrétiens est inspirateur et apporte à nos propres problèmes les solutions appropriées.

Des divisions et subdivisions inscrites en caractère gras et distribuées au début des paragraphes nous en résument en quelques mots le contenu. Le lecteur peut ainsi sans grands efforts se permettre une lecture plus compréhensive de ces vieux textes dont se nourrit depuis près de vingt siècles la vie spirituelle de l'Eglise.

Si « un bon traducteur doit, tout en gardant le sens des vérités qu'il traduit, adapter son style au génie de la langue dans laquelle il s'exprime » (S. Thomas, *Contra Errores Græcorum*, Prol.), tout le monde sait que, quand il s'agit de traduire les *Épîtres* de S. Paul, ce n'est pas facile. On peut s'astreindre à suivre d'aussi près que possible la phrase, laborieuse à l'ordinaire, de l'Apôtre ; on peut aussi s'attacher à la pensée, à toutes ses nuances et s'efforcer de l'exprimer dans le génie de sa propre langue. M. Lepin a choisi cette seconde manière et, semble-t-il, il a eu raison. A le lire, on n'a pas le sentiment qu'il s'agit d'une traduction. Ce n'est pas à dire qu'on est en face d'une paraphrase du texte ; non, le traducteur a été rigoureusement fidèle à l'original, il en a conservé la physionomie. La phrase en est simple, adaptée à la langue d'aujourd'hui.

Nous trouvons, à la fin de l'ouvrage, un instrument de travail appréciable : une table logique des principaux textes. Ces textes se répartissent sous trois grands titres : *Christianisme*, *Dogme*, *Spiritualité chrétienne* ; ils s'ordonnent sous ces idées générales. Il est à remarquer que l'auteur donne le texte au complet et la référence nous permet de nous référer rapidement au contexte.

Le lecteur appréciera sûrement la traduction de M. Lepin, auquel nous ne pouvons que souhaiter la plus ample diffusion.

A. BÉLANGER, s.s.s.

Doctrine chrétienne

BOYER (Chan. André).

Catéchétique. [Préf. du Card. Petit de Julleville.] Paris, Lethielleux, 1947. 248p. 23cm.

Les ouvrages de M. le chanoine Boyer font autorité actuellement en catéchétique et en pédagogie catéchistique. Son érudition, mais surtout sa belle largeur de vue, son art de voir et de dégager l'essentiel de la vie chrétienne, brillent particulièrement dans ce dernier ouvrage. « Il y a là des études claires, bien fouillées, d'un grand bon sens sur l'éveil et la culture de la foi, sur l'initiation à la prière, à la liturgie, aux vertus essentielles, sur la préparation à l'Action catholique » (préf. du card. Petit de Julleville).

L'ouvrage se divise en deux parties : *Vérité d'abord*, où on retrace l'histoire de la catéchèse, et où on étudie les divers milieux, les différents âges susceptibles d'entrer en contact avec l'enseignement religieux ; *la Vérité pour la vie*, qui enseigne les meilleures méthodes pédagogiques pour l'exposition des points essentiels de la vie chrétienne : la foi, la prière, la charité, la messe, etc. Si la première partie est plus générale, la seconde s'adresse surtout aux éducateurs du primaire, bien que tous puissent y trouver d'utiles suggestions pour l'exploitation des possibilités éducatives exceptionnelles de l'enseignement religieux. Ces conseils d'expérience, s'ils sont suivis, aideront, non à enseigner le christianisme comme on le ferait du bouddhisme, mais à former des chrétiens convaincus, sachant ce qu'ils croient et pratiquant ce qu'ils savent être la vérité.

P. ADALBERT, o.f.m.cap.

CROIDYS (Pierre).

Pas à pas avec Marie, Mère du Christ. Histoire vivante des années que la Très Sainte Vierge passa sur la terre. Paris, Spes [1948]. 315p. 20.5cm.

Les « Vies de Marie » sont nombreuses : elles se comptent par milliers. Celle de Pierre Croïdys est unique.

Toute mère accompagne son enfant partout où il va. C'est ce principe que l'auteur met à jour et applique à Marie, dans *Pas à pas avec Marie, Mère du Christ*. Nous voyons donc Marie accompagnant toujours son Fils dans les divers épisodes et scènes de sa vie quotidienne ; jusqu'à l'Assomption. Lorsque la Mère n'est pas corporellement avec son Fils, une « conjecture », qui ne manque pas de charme ni de vraisemblance, la voit informée de tout, assistant intentionnellement à tous les événements. La reconnaissance d'une communion aussi intime n'est certes pas de foi, mais elle ne manque pas de fondement sérieux, et l'on ne peut s'empêcher d'aimer à croire que la vie de Marie se passa ainsi sur la Terre Sainte, que l'auteur connaît si bien et qu'il décrit admirablement de sa plume enchanteresse.

On sursaute bien un peu en lisant : « Quelques femmes défailirent ; mais la Très Sainte Vierge supporta *stoïquement* cette nouvelle douleur » (p. 262) ; mais il n'y a pas à se méprendre sur la pensée : *stoïquement* se revêt ici de toutes les qualités de la force et du courage *chrétien*. De même le théologien s'apaise bien vite après avoir lu : « Elle devient non seulement Médiatrice, mais aussi *Rédemptrice* » (p. 56), puisque l'on voit très bien que le contexte veut dire « Co-Rédemptrice » : « elle est donc associée à titre secondaire, à l'œuvre du Salut » (p. 56).

Puisse cet ouvrage se diffuser largement chez les laïcs comme chez les membres du clergé : celui-ci y trouvera une source féconde et agréable de doctrine et de poésie mariales ; ceux-là recevront un encouragement précieux pour marcher « pas à pas avec Marie Mère du Christ ». L'auteur nous montre la Vierge à la fois si réellement humaine et si mystérieusement « divine ».

Grégoire-M. SAINT-GERMAIN, o.s.m.

CUTTAZ (Chan. F.).

Le Juste. Notre vie de grâce : ses splendeurs ; ses richesses. 4e édition. Montréal, Granger [1948]. 429p. 19cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

Ce volume du chanoine Cuttaz a bien mérité l'honneur d'être couronné par l'Académie française. *Le Juste* contient un exposé doctrinal solide, mûri, qui ne peut que captiver un lecteur cultivé. L'auteur nous y révèle, comme le disent ses sous-titres, *notre vie de grâce, ses splendeurs, ses richesses*.

Pour le laïc réfléchi, la lecture de cet ouvrage permet de mettre au point ses connaissances religieuses. Vivant dans un monde imbu de matérialisme, détourné des vraies valeurs, un tel rajustement périodique s'impose, dans le brouillamini de nos fièvres scientifiques et littéraires. Trop souvent, à la sortie de ses études, l'étudiant estime en avoir à jamais fini avec la culture religieuse ; il ignore qu'il faudra continuer à développer cet actif, à l'adapter aux besoins changeants de l'existence, à lui permettre de croître jusqu'à la plénitude de l'âge adulte.

Ceux qui auront le courage et la sagesse de lire *le Juste* comprendront tout ce que recèle de grandeur et de beauté la vie de grâce.

Léonard-A. TURCOTTE

Spiritualité

STOLZ (Dom Anselme).

L'Ascèse chrétienne. Chevetogne, Editions des Bénédictins d'Amay, 1948. 277p. 19.5cm.

Comme dans la *Théologie de la Mystique*, présentée ci-après, Dom Stolz, à la lumière des écrits des Pères et de la Tradition monastique, étudie la vie ascétique, dans son origine, ses diverses formes, ses moyens principaux, en particulier la prière liturgique et privée, la lecture de l'Écriture sainte, la solitude et le silence...

Il montre comment l'ascète est un soldat de Jésus-Christ, un apôtre et même un martyr.

Cet ouvrage n'a pas un caractère directement pragmatique, mais il n'est pas moins vrai qu'il sera très utile aux directeurs d'âmes parce qu'il met en lumière toute l'ambiance vitale dans laquelle les principes de l'ascèse sont nés et se sont développés. Au fond il décrit ce que doit être la mentalité de l'ascète. A ce point de vue capital, *l'Ascèse chrétienne* mérite une place de choix dans la bibliothèque du prêtre et du laïc.

J.-F. BÉRUBÉ, s.s.s.

STOLZ (Dom Anselme).

Théologie de la mystique. 2e édition. Chevetogne, Editions des Bénédictins d'Amay, 1947. 263p. portr. 19.5cm.

Cet ouvrage est l'ensemble d'une série de conférences données par Dom Stolz, à l'Université de Salzbourg. Les problèmes fondamentaux de la Mystique y sont étudiés dans une perspective très importante du point de vue théologique, puisqu'elle nous situe dans les sources mêmes de la Mystique chrétienne, je veux dire, la perspective de la patristique, surtout de la patristique grecque.

Après avoir synthétisé dans un chapitre liminaire les différents problèmes de la Mystique, Dom Stolz précise sa position en cette matière, à partir du texte de la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre douze, versets 1-5, où saint Paul décrit son propre ravissement. Ensuite il expose et commente la pensée des Pères au sujet de ce ravissement ; il s'agirait d'un retour à l'Eden. Nous avons là l'exemple de la vie mystique. Mais cette vie a ceci de propre qu'elle s'enracine dans le Christ, à qui les chrétiens sont incorporés sacramentellement. La vie mystique est donc essentiellement sacramentelle et se trouve réalisée pleinement par l'Eucharistie, sacrement par excellence de l'union. Dans cette lumière, le Divin Sauveur n'apparaît pas seulement comme le Réparateur de l'offense faite à Dieu par le pécheur, mais aussi comme Celui qui nous délivre de la captivité diabolique et de l'empire de Satan, pour nous transporter dans son royaume : l'Eglise où l'on se prépare, par l'espérance, à l'union définitive.

Ainsi, durant cette vie, la Mystique tend, sous l'influence de la grâce, à rétablir l'harmonie primitive dont Adam jouissait au Paradis terrestre. La prière, la connaissance et l'expérience mystiques, le rôle de l'Esprit-Saint, la souffrance, l'introduction de l'âme dans la vie trinitaire par le mariage spirituel, sont ensuite étudiés dans cette même perspective.

Sans doute, ce trop bref résumé ne peut donner une juste idée du livre de Dom Stolz si riche de doctrine et d'aperçus traditionnels, mais pour la plupart inconnus. Ce retour aux sources est des plus instructifs, parce qu'il ajoute à l'aspect psychologique de

la mystique, que nous sommes trop habitués à considérer comme complet, le point de vue strictement théologique et patristique.

Ce livre, comme on devait s'y attendre, a été assez critiqué, mais pas toujours dans un esprit de compréhension et de sympathie. D'ailleurs Dom Stolz lui-même a eu le temps de répondre à ses contradicteurs et d'expliquer très clairement ses positions nettement théologiques. Quoi qu'il en soit, son mérite particulier est d'avoir mis en lumière l'aspect proprement théologique et patristique de la vie mystique.

J.-F. BÉRUBÉ, s.s.s.

Sacrements

PLUS (Raoul), s.j.

La Messe, le plus beau sujet de méditation. Toulouse, Apostolat de la Prière [1948]. 170p. 19cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

Les livres de méditation, tout comme les autres, deviennent de plus en plus nombreux ; aussi chacun est-il obligé de faire un choix. Personne cependant ne peut hésiter devant un ouvrage signé par le Père Plus.

L'auteur nous offre ici trente plans différents qui peuvent servir pour une retraite de trente jours si l'on suit le partage du livre en quatre semaines, ou bien pour une retraite de huit jours si l'on prend plusieurs sujets chaque jour.

Comme toujours, la langue est claire et précise, les sujets traités avec une grande maîtrise. Ces thèmes ont certes déjà été abordés par d'autres auteurs ; mais le Révérend Père sait les renouveler et nous amener à des réflexions bien fécondes sur « l'acte le plus sacré de notre vie chrétienne ».

Roland GERMAIN

Ordres religieux

BASTIEN (Hermas).

L'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu au Canada. Montréal, les Editions Lumen [c1947]. 211p. ill. 20cm.

Dans notre siècle de sybaritisme, nous sommes enclins à oublier le grand principe de la charité et nous ignorons trop les œuvres qui apportent du soulagement aux misères de milliers de nos frères déshérités.

Ce que nous raconte Hermas Bastien nous plonge dans un bain de charité. Nous y voyons comment, en quelques années, s'implante et grandit au Canada l'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu. C'est l'histoire de la charité à la rescousse de la misère chez nous. D'excellentes photographies croquées sur le vif en disent plus long que le texte sur le dévouement des religieux envers les gueux.

Léonard-A. TURCOTTE

SCIENCES SOCIALES

Questions économiques

DELORME (Jean).

Carrières industrielles. Préf. de M. Edouard Montpetit. Montréal, Fides, 1947. 175p. ill. 24cm. \$1.50 (\$1.65 par la poste).

Carrières industrielles sera un excellent guide pour tout jeune homme qui songe à s'orienter sérieusement et à faire un succès de sa vie. On y trouvera condensées les monographies de dix-neuf carrières industrielles. M. Jean Delorme les présente avec leur objet, leurs exigences, les conditions dans lesquelles s'effectue le travail et l'avenir qu'elles promettent. Il signale également les activités syndicales qui les animent. De nombreux clichés photographiques illustrent un texte facile et un vocabulaire français *ad hoc*. En annexe, des tableaux donnent les taux horaires moyens des salaires payés dans ces carrières en 1943.

Léonard-A. TURCOTTE

Éducation

VIOLLET (Jean).

Petit Traité d'éducation. Paris, Editions Familiales de France [1947]. 246p. 22.5cm.

L'abbé Viollet s'est acquis une autorité bien méritée dans le monde des éducateurs. Ce nouvel ouvrage, fruit de toute une vie d'expérience, s'adresse plus particulièrement aux parents. Il deviendrait avec avantage le livre de chevet de tout responsable d'enfants. Il apprend à connaître l'âme, la personnalité des jeunes, leur évolution psychologique. Il insiste sur les devoirs de cette prérogative divine de l'autorité, donnée aux parents pour le bien de l'enfant ; sur le but de l'éducation qui est la formation de l'homme émancipé et pleinement responsable en germe dans l'enfant impressionnable et capricieux. Ce n'est pas un livre technique et didactique, mais le bilan d'une expérience journalière qui enrichira le lecteur.

P. ADALBERT, o.f.m.cap.

PHILOLOGIE

GROULT (Pierre).

La Formation des langues romanes. Tournai, Casterman, 1947. 226p. carte 20cm. (Coll. *Lovanium*) \$2.25 (\$2.40 par la poste).

Les langues romanes et le latin, celui de la période d'Auguste ou du moyen âge, sont une même langue mais considérée à des stades différents de son évolution. Il y a des différences frappantes entre les langues romanes actuelles, spécialement le français, l'italien, l'espagnol et leurs dialectes, et le latin de Cicéron ; mais cet écart importe peu. « Qu'elles aient évolué peu ou prou, elles sont du latin altéré mais elles ne sont rien d'autre que du latin.

Et si la littérature latine n'avait fixé brillamment un moment de cette langue et les littératures romanes un autre, nous considérions sans doute fort naturellement le latin comme un stade archaïque de nos langues romanes » (p. 54-55). Semblable affirmation ne peut surprendre que si l'on oublie que les langues parlées sont en perpétuelle évolution. La langue littéraire a beau fixer la langue parlée à un moment de son développement, toutes les deux n'en demeurent pas moins, même considérées à des périodes distantes, des variétés ou des colorations d'une seule langue.

Le livre de M. le Chanoine Pierre Groult, est un de ceux que l'on parcourt avec intérêt. Chaque page répond à des problèmes que nous nous posons à tout instant sur notre langage quotidien. Nous assistons à la formation de notre parler moderne à travers les âges. Toutes les grandes questions qui touchent au français et aux autres langues romanes, surtout l'espagnol et l'italien, sont abordées avec le souci de nous en révéler l'origine et la formation.

Ce livre, en effet, s'ouvre par une vue sur les toutes premières origines du latin. Quelle est la peuplade qui, obscure d'abord, puis de plus en plus vigoureuse et rayonnante, a eu le privilège et le génie de dominer sur le monde méditerranéen, d'y imposer sa langue et sa civilisation ? Cette première partie est une belle page d'histoire sur la formation et la diffusion du latin dans ce qui sera appelé la Romania : l'espace de l'Europe où l'on parle la langue de Rome. C'est alors que naissent les langues nouvelles, c'est alors que le latin commence à se différencier au contact des nations qui apprennent à le parler.

Puis l'auteur passe, dans les deux autres parties, à l'examen des langues romanes en elles-mêmes. Quels en sont les matériaux : éléments musicaux, consonnes, voyelles, images sonores ? En quelques pages nous voyons comment le latin s'est transformé peu à peu chez différentes nations, pour former les langues romanes actuelles.

Enfin la dernière partie nous montre quelle utilisation ces langues font du nom et du verbe, pour exprimer la pensée dans toutes ses nuances et sa complexité.

Ceux qui s'intéressent aux langues romanes trouveront dans ces pages de haute vulgarisation scientifique de M. le Chanoine Pierre Groult, une analyse historique et psychologique de premier ordre sur la formation de notre parler moderne.

A. BÉLANGER, s.s.s.

SCIENCES APPLIQUÉES

* * *

Bien cuire, bien manger... mais avant tout : de la pratique ! 1073 recettes éprouvées et sélectionnées. 16 planches d'illustrations et de nombreux renseignements. 2e édition revue et complétée. Paris, Alsatia [1946]. 400p. h.-t. 21.5cm.

Abondamment illustré et préparé avec soin, ce livre fera le

bonheur des Canadiennes désireuses de s'initier à la fine cuisine française. A première vue, les recettes pourront leur paraître compliquées à cause de l'utilisation des mesures françaises (grammes, litres, etc.) ; mais il est toujours facile de transposer en mesures anglaises. Des conseils pratiques pour l'entretien de la maison et des vêtements sont donnés à la fin du volume. C. M.

LITTÉRATURE

Poésie

RENAULT (Paulin).

En joignant les mains. [Préf. d'Edouard Ned.] Marchienne-au-Pont, Editions du Rendez-vous. 79p. 19cm.

Ces poèmes jaillis d'une plume heureuse sont charmants de simplicité. Ils respirent la foi du paysan ardennais. Bien rythmés, ils savent aussi chanter joliment la douce Vierge Marie, « Notre-Dame d'Ardenne ». Livre reposant qu'il fait bon savourer à plusieurs reprises. S. G.

Fiction

BARRAL (Francisque).

L'Ombre dans un parc. Roman. Paris, Bonne Presse [1947]. 215p. 19cm. (Coll. *Etoiles*). Pour adultes

Ce roman policier nous offre une action bien conduite, des situations imprévues et des événements qui frisent souvent l'in vraisemblance. Les assassinats se succèdent à un rythme très rapide et il semble impossible de mettre la main sur le coupable. Le triomphe final de l'esprit de vengeance qui cause tous ces crimes nous incite à restreindre l'ouvrage aux adultes.

Roland GERMAIN

BATTEN (Mortimer).

Clair-Etoile. Trad. de l'anglais par Marcelle Vérité. Paris, Desclée de Brouwer [1947]. 193p. 19.5cm. (Coll. *Aventures — Voyages — Scoutisme*).

Clair-Etoile sera de lecture agréable et instructive pour tous ceux qui s'intéressent aux mœurs des animaux. Le récit retrace l'histoire d'un loup dans les luttes qu'il doit livrer pour assurer sa subsistance. R. G.

CHESNEY (W.).

La Dague vénitienne. Roman policier traduit de l'anglais par R. Lécuyer. Paris, Editions des Loisirs [1947]. 190p. 18.5cm.

Pour adultes

L'action de ce roman policier est bien soutenue et l'intrigue tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin ; il doit cependant être réservé aux adultes à cause de la vie aventureuse de la malheureuse victime et des procédés de chantage employés par son meurtrier.

Roland GERMAIN

BIOGRAPHIES

KORIAKOFF (Michel).

Je me mets hors la loi. Pourquoi je ne rentre pas en Russie soviétique. Editions du Monde nouveau, 1949. 219p. 19.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

Cet ouvrage est l'autobiographie d'un bolcheviste russe authentique, qui a vécu derrière le rideau de fer et qui, un jour, après la dernière guerre, décide de ne pas retourner en Soviétie. D'où le sous-titre : *Pourquoi je ne rentre pas en Russie soviétique.*

Le R. P. Pierre Chaillet, s.j., directeur des *Cahiers du Monde Nouveau*, déclare qu'il connaît l'auteur et qu'il a pris la responsabilité d'éditer ces pages réprobatrices du régime instauré en Russie depuis la chute des Tsars. Le Père Chaillet se dit assuré de la bonne foi de Koriakoff.

Il s'agit d'un jeune écrivain dont toute la formation a été acquise au sein de la Russie totalitaire et agnostique. Quelques contacts avec des Polonais authentiques, sincèrement croyants, une évocation faite devant lui du rôle et du prestige du patriarche russe, Serge, une visite furtive à une église de la Vierge, ces quelques éclairs raniment la spiritualité latente en l'âme de ce Russe de bonne foi. Il nous raconte, en lignes discrètes, les sacrilèges dont les communistes se sont rendus coupables lors de la dernière guerre, allant jusqu'à inciter certains soldats russes, connaissant la langue polonaise, à simuler les pratiques de la religion catholique et à recevoir la Sainte-Eucharistie.

Si le monde capitaliste doit se transformer, si une réforme de la structure économique s'impose en plusieurs pays, point ne saurait être question de copier ce que la Russie a réalisé depuis sa Révolution. Si les exactions et les cruautés du temps des Tsars rendaient le peuple russe malheureux, elles n'ont pas amélioré son sort sous le régime du « petit père Staline ». C'est un parti, un parti des plus fanatiques qui domine la terre mystique de la Russie. L'auteur nous fait saisir qu'à l'exception des dépravés et des anarchistes irréductibles, le peuple russe garde au fond de son âme la nostalgie de la religion, sa croyance au Christ, son attachement à la Vierge. Il souligne que la victoire de la Russie n'est pas due au communisme, mais au peuple russe tout entier qui, une fois de plus, a repoussé l'envahisseur : lors de la dernière guerre comme lors de l'invasion napoléonienne, toute la nation s'est dressée pour que la terre ancestrale demeure russe.

L'ouvrage est une traduction et c'est fort visible. Les expressions anglaises sont aussi trop nombreuses. Mais il s'agit de faire connaître au lecteur ce qu'un Russe pense du régime politique, économique et social qui prévaut dans sa patrie et ce but est bien atteint. L'auteur ne cherche pas à se donner un beau rôle, ne prétend pas avoir été un héros. Il fut et demeure un homme

aux prises avec la mort menaçante. Quant Koriakoff sent, à plusieurs reprises, que tout espoir humain est perdu, il prie, il prie de toute son âme... d'incroyant. Et il reconnaît tout simplement, tout uniment, qu'il a été sauvé miraculeusement. Nous ajouterons qu'il semble avoir survécu à la guerre, à l'emprisonnement, pour apporter son témoignage à ceux qui, dans le monde libre, ont droit de savoir que derrière le rideau de fer, la liberté humaine n'existe pas, que la religion en Russie n'a été tolérée qu'un instant, pour fins de propagande, et qu'aujourd'hui comme hier, le Russe souffre, le Russe attend l'heure de la grande libération qui, pour lui, n'a pas encore sonné.

Voilà un ouvrage qui a fait moins de bruit que beaucoup d'autres, mais il rend un son d'humanité et de foi qui ravive notre espérance d'une résurrection chrétienne de la Russie, selon les prophéties de Notre-Dame de Fatima.

Rodolphe LAPLANTE

PAUL MARIE DE LA CROIX (R. P.), o.c.d.

Montée d'une âme d'oraison. Marie-Angélique de Jésus. [Préf. du R. P. Philippe de la Sainte-Trinité, o.c.d.] Paris, Librairie du Carmel [1946]. 197p. h.-t. 19cm.

« Seigneur, apprenez-vous donc à prier ! » Que d'âmes consacrées reprendraient volontiers pour leur compte cette prière des apôtres au Sauveur !

Quel prédicateur de retraite n'a pas entendu maintes et maintes fois, en effet, cette plainte : « Mon Père, je ne sais pas faire oraison... Veuillez donc me dire comment m'y prendre ! »

Notre-Seigneur daigne souvent répondre Lui-même à ce désir. Il le fait tantôt par une inspiration de l'Esprit-Saint, tantôt par un de ces « messages d'amour » qu'Il se plaît à multiplier par l'entremise d'âmes privilégiées, tantôt enfin par les modèles de vie d'oraison qu'Il propose à notre imitation.

Sœur Marie-Angélique de Jésus nous semble avoir été prédestinée à être du nombre de ces modèles.

* * *

C'est à Rosny-sous-Bois, dans la banlieue parisienne, que naquit Yvonne Bisiaux, notre future carmélite. Tout enfant, elle vit dans l'union la plus intime avec Jésus. Voici ce qu'elle écrit en parlant du temps où elle fréquentait le « Catéchisme des bébés » de Saint-Paul-Saint-Louis à Paris :

En ces bienheureuses années, je ne vivais que pour Dieu, avec le désir continuel de plaire à Notre-Seigneur. Tout m'était sujet de prière... Tout cela était cependant fort intérieur, et je n'en laissais rien soupçonner. Jésus était à moi, et moi à Lui, mais dans le secret du cœur.

Je vivais en Sa présence et mon cœur était toujours avec Lui. Je n'avais pas besoin de Le chercher, et sans Le voir Il m'était plus présent que si je L'eusse vu de mes yeux... J'avais une foi très vive, une confiance sans bornes, et le désir continuel de plaire à Notre-Seigneur. Je ne faisais rien sans Lui.

Elle ne se doute pas alors qu'elle est ainsi l'objet d'une grâce très spéciale. Il lui semble que toutes les âmes jouissent de la même faveur. Il ne lui vient même pas à l'idée de parler de ce « petit coin à Jésus », comme elle dit, à son confesseur, l'abbé Carré, qui a pourtant toute sa confiance.

Sa mère, dont elle est l'unique enfant, rêve d'en faire une pianiste virtuose, et n'hésite pas à lui imposer dans ce but jusqu'à six, sept et même huit heures de piano par jour. L'enfant a du talent et fait de rapides progrès. Toutefois son attrait pour la prière et l'oraison n'en diminue pas pour autant et, puisqu'il ne lui est plus possible de faire oraison ni à l'église ni dans sa chambre, sa mère étant constamment auprès d'elle, elle tourne la difficulté en faisant son « oraison au piano ».

A ce moment-là, écrira-t-elle plus tard, Beethoven, Chopin, Bach traduisaient encore assez mes sentiments... J'étais sensible, enthousiaste... Prière, amour, action de grâces... tout s'exprimait de cette façon, toute mon âme passait dans mon chant.

Bientôt elle comprend que Jésus attend autre chose d'elle, et elle rêve du Carmel.

Elle y entre le 2 février 1914, à sa majorité, non sans avoir eu à surmonter de grands obstacles. Et le 3 mars 1919, cinq ans plus tard, elle était mûre pour le ciel, où l'Epoux divin l'appelaient aux noces éternelles.

* * *

C'est l'ascension de cette âme d'élite, avant et après son entrée au Carmel, que nous montre le R. P. Paul-Marie de la Croix, ascension merveilleuse qui la conduira en si peu de temps, à la suite de saint Jean de la Croix, jusqu'au sommet de la montagne mystique du Carmel.

Comme la plupart des âmes, Yvonne Bisiaux connaîtra d'abord les douceurs de la ferveur sensible. Son « oraison au piano » correspond précisément à cette période de sa vie intérieure.

Mais, bientôt, Jésus lui fera comprendre que c'est avant tout à communier aux humiliations de sa Passion et du Calvaire qu'Il appelle les âmes, qu'Il aime d'un amour de prédilection.

Je sentis très vite, écrit-elle, qu'il fallait chercher Jésus autrement que par la voie des sens. Et je crois que c'est précisément parce que je vibrais trop, que je sentis le besoin de supprimer tout le senti... les mélodies terrestres sont humaines ; ce que je voulais chanter était divin... Je sentais aussi la mesure de mes accents pour chanter Celui qui est sans mesure... Alors mon instrument devint vide pour mon âme... incapable d'exprimer ce que je sentais. En jouant je me sentais comme déchirée... et je cherchai le silence... Alors Jésus me montra une autre façon de prier, et m'en donna les moyens... Puis Il me montra encore autre chose : la souffrance, l'angoisse, la nudité, la nuit... Je compris alors que je le trouverais dans la foi, et que là, là je L'épouserais...

Dès son arrivée au Carmel elle comprend que sa vie de carmélite sera féconde en proportion de son immolation. « Alors, écrit-elle, spontanément je m'offris... »

Elle connaîtra en effet les angoisses de la « Nuit obscure », mais en même temps son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes iront croissant de jour en jour.

Je veux aimer beaucoup, beaucoup, écrit-elle, sans mesure d'amour...
Oh ! ma mère, je voudrais faire de toutes les âmes des âmes de lumière...
je ne voudrais rien refuser à Dieu pour sauver une seule âme...

Les âmes sacerdotales et missionnaires lui tiennent particulièrement à cœur : « Je me sens plus que jamais la petite Sœur des Missionnaires, écrit-elle à son Directeur spirituel, je voudrais tant les aider par Jésus ! »

C'est que l'amour appelle l'amour, et Sœur Marie-Angélique, comme sa petite sœur de Lisieux, a foi en l'amour infini de Dieu pour elle.

Oh ! que nous sommes aimés, s'écrie-t-elle... Quelle lumière, quelle joie, quelle vie !...

Je vois qu'Il m'aime à la folie, qu'Il est fou d'amour...

Je sais qu'Il m'aime infiniment de Son amour saint, divin.

Je puis me tromper quant aux grâces... mais je ne puis me tromper quant à l'amour de Dieu pour mon âme, pour les âmes... C'est cet amour qui m'attire, me confond, me ravit.

Jésus est fou d'amour pour sa petite épouse.

Un jour étant en prière, Notre-Seigneur sembla me faire entendre que souvent Il avait donné à Ses Saints de comprendre mieux telle ou telle de Ses divines perfections, mais qu'à moi, Il avait voulu faire comprendre quelque chose de Son amour. Et en entendant cela, je me sentais aimée, aimée, avec une force, une tendresse... Mais c'est inexprimable !... A ce moment je compris pourquoi, étant si misérable, je reçois cependant tant de grâces, car il me semblait comprendre que Jésus avait fait de moi comme la chose de Son Amour. J'étais au ciel... Il me sembla comprendre ensuite qu'Il m'avait créée pour que je fasse connaître aux âmes l'amour inouï de Son Cœur pour elles.

Ces dernières lignes écrites par Sœur Marie-Angélique à son directeur spirituel, en novembre 1918, quelques semaines seulement avant sa mort, expriment mieux que nous pourrions dire le sens du message qu'elle apporte au monde de la part du Cœur infiniment miséricordieux de notre Sauveur.

Puisse ce message être entendu d'un grand nombre d'âmes, — d'âmes consacrées surtout, — qui, à l'école de la petite carmélite de Pontoise, apprendront à aimer le bon Dieu et à Le faire aimer, comme elle-même L'a si ardemment désiré !

Alexis RIAUD, c.s.sp.

LIVRES POUR LES JEUNES

CATTAL (Jean).

La Reine Blanciflor. Paris, Spes [1947]. 143p. ill. 19.5cm.

CHANCEREL (René).

La Ramée, soldat du roi. Paris, Spes [1947]. 158p. ill. 20cm.

MICHEL (Chef) et DAY (Cheftaine France).

Les Mystères de la Gorge aux reptiles. Paris, Spes [1947]. 249p. ill. 20cm.

REICHER (Gil).

Au pays des merveilles. [Préf. de Francis Jammes.] Paris, Spes [1947]. 137p. ill. 19cm.

ZÉDÉ (Laurence) et VENEL (Henri de).

En plein air, en plein soleil. Paris, Spes [1947]. 218p. ill. 20cm.

La Reine Blanciflor transporte au temps de l'empereur Charlemagne et, dans un style archaïque et courtois, permet de connaître les coutumes de l'époque.

La Ramée, soldat du Roi fera les délices des garçons enthousiasmés par les récits héroïques d'événements qui se passent en terre d'Amérique.

Les Mystères de la Gorge aux reptiles est un roman scout rempli de faits extraordinaires ; la conduite des jeunes héros ne saurait servir d'exemple car elle manque souvent à la charité chrétienne.

Au pays des merveilles groupe seize contes qui plairont beaucoup aux enfants toujours assoiffés de merveilleux.

En plein air, en plein soleil expose les avantages de la vie à la campagne.

R. G.

DOUMERC (Madeleine).

Les Cloches de Bruges. Ill. de Roger Treille. Paris, Editions de l'Amitié [c1947]. 304p. ill. 18.5cm. (Coll. *Heures joyeuses*).

La collection *Heures Joyeuses* nous présente là un beau roman pour les jeunes de 12 à 15 ans. Les nombreuses illustrations et l'enchemisage illustré en couleurs ajoutent encore à l'attrait d'une intrigue qui captivera l'imagination des adolescents, tout en les instruisant et en les formant : voyage sur l'Atlantique et la Méditerranée développera leurs connaissances géographiques ; la vie de la population de Bruges et de Venise leur donnera d'intéressantes leçons d'histoire ; enfin, ils communieront avec enthousiasme à l'idéal d'énergie, de courage et d'esprit chevaleresque du jeune héros.

Roland GERMAIN

LYNCH (Patricia).

Longues-Oreilles et ses amis. Une histoire irlandaise de mystère et d'aventure. Trad. de l'anglais par Edith Vincent. Ill. de Olga Kovalevski. Paris, Editions de l'Amitié [c1946]. 283p. ill. 18.5cm. (Coll. *Heures joyeuses*).

Ce livre nous transporte au cœur de l'Irlande, dans une suite d'aventures imprégnées de l'atmosphère de l'univers des légendes et des lutins. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de faire vivre ses personnages dans une ambiance trop factice, comme lorsqu'elle fait dire à l'héroïne, petite pauvre subitement devenue princesse : « C'est une pitié que je ne puisse pas vivre tous les jours ainsi. Il me faut habiter dans une toute petite maison, aider à laver la vaisselle, apprendre à repriser, à balayer, à faire la cuisine, quand je pourrais si bien m'amuser comme en ce moment. » De plus la traduction de l'anglais n'est pas toujours heureuse.

Cependant l'imagination fertile des petits de huit à douze ans sera pleinement satisfaite à la lecture de cet ouvrage bien illustré.

Simone GERMAIN

MAXINE.

Le Talisman (Odyssée du jeune Pierre Sabourin). Montréal, Beauchemin, 1948. 190p. ill. 25cm. (Coll. *Romans-Jeunesse*) \$0.75 (\$0.85 par la poste).

Maxine, qui a tant écrit pour la jeunesse, lui présente, dans *le Talisman*, un récit bien captivant. C'est l'aventure d'un jeune garçon de huit ans, Pierre Sabourin, qui quitte le foyer où il se sent malheureux après la mort de son père. Il était d'ailleurs tout à fait orphelin, ayant déjà perdu sa mère.

Conduit au Canada par un missionnaire qui s'y rendait, le garçonnet fut bientôt enlevé par des Indiens. Après maintes péripéties, l'enfant est retrouvé par les Français, grâce à un rosaire garni de médailles qui lui servait de talisman.

L'ouvrage se termine par un récit de Louis Jolliet conforme à la vérité historique.

Ce sont là des pages vivantes, formatrices que tous les jeunes liront avec intérêt.

Rodolphe LAPLANTE

Accusés de réception

Les publications mentionnées sous cette rubrique sont irréprochables au point de vue moral.

* * *

Almanach du Croisé 1949. [Toulouse, 1948.] 63p. ill. 21cm.

Pour les jeunes

* * *

Annales de l'ACFAS. Montréal, Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences, 1948. 109p. h.-t. front. 22.5cm. (Volume 14).

BARNOUIN (A.).

Saint Pierre. Paris, Bonne Presse [1948]. 47p. ill. 18cm.

Pour les jeunes

BESSIERES (Albert), s.j.

L'Amour (créateur et destructeur). Paris, Spes [1947]. 190p. 18.5cm.

BOYER (Chanoine).

Le Bon Jésus. Paris, Lethielleux [1948]. 4 fasc. ill. 16cm.

Fasc. 3 — *Les Paraboles*. Ill. de Calvet-Rogniat. 32p.

Fasc. 4 — *Sa Passion*. Ill. de Loire. 32p.

Pour les jeunes

CHÉRY (H.-Ch.), o.p.

Participons à la messe. Limoges, Droguet et Ardant [1948]. 32p. 16cm. (*Au service de la paroisse*).

CONSTANT (Jean).

Saint Dominique. Paris, Bonne Presse [1948]. 46p. ill. 17.5cm.

Pour les jeunes

DEPARTMENT OF EXTERNAL AFFAIRS.

Canada and the United Nations, 1948. Report on the United Nations. Conference Series 1948, no 1. Ottawa, Edmond Cloutier, 1949. 279p. 24.5cm. \$0.50.

* * *

Les Finances coopératives. Septième Congrès général des Coopérateurs. Québec, Conseil Supérieur de la Coopération, 1947. 208p. 22.5cm.

FORBES (Rev. Eugene A.).

The Canonical Separation of Consorts. An historical synopsis and commentary on canons 1128-1132. Ottawa, The University of Ottawa Press, 1948. 286p. 24.5cm. (*Universitas Catholica Ottaviensis*).

GIGNOUX (C.-J.).

Monsieur Colbert. Paris, Grasset [1941]. (Distr. par Valiquette.) 252p. h.-t. 19.5cm. (Collection *Lenôtre*, no 5) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

* * *

Grands Lacs. Revue générale des missions d'Afrique. Namur, Ed. Grands Lacs (8, rue Grandgagnage). 144p. h.-t. 24cm.

62e année, nos 10,11-12. Juillet 1947. Numéro spécial : *Sabara, terre de lumière et de vérité*.

64e année, no 3. Nouvelle série, no 115. 15 décembre 1948. Numéro spécial : *Palestine*.

GROULX (Chan. Lionel).

Professionnels et culture classique. Montréal, l'Oeuvre des Tracts, janvier 1949. 16p. 19cm. (Tract no 354) \$0.15 (\$0.17 par la poste).

JOOS (Joseph), c.ss.r.

Eduquons ! Bruges, Beyaert [1932]. 138p. 19.5cm.

L'ARCHEVEQUE-DUGUAY (Jeanne).

Pleine Floraison. Photos Tavi. Montréal, Fides, 1946. 47p. ill. 25.5cm. (Coll. *les Beaux Albums Tavi*).

LEDIT (Joseph), s.j.

Le Cominform ecclésiastique. Introduction historique. Documents. Montréal, l'Ecole Sociale Populaire, janvier 1949. 29p. 20cm. (Tract no 420) \$0.20 (\$0.22 par la poste).

MERTENS (Pierre-Xavier), s.j.

L'Eglise de Chine. Situation actuelle. Montréal, l'Oeuvre des Tracts, décembre 1948. 16p. 19cm. (Tract no 354) \$0.10 (\$0.12 par la poste).

* * *

Nos Ecoles laïques, 1846-1946. Album-souvenir [publié par les principaux et les directrices de langue française]. Un siècle d'apostolat. [Montréal, 1947.] 345p. ill. 24cm.

PEYRADE (Jean).

Recherche de la joie. A travers le roman français contemporain. Paris, Spes [1946]. 196p. 19cm.

QUEVAL (Chan. G.).

Au service du Maître. Courtes méditations pour militants et militantes d'Action catholique. Lettre-préf. de Mgr Perrin. Arras, Centrale des Oeuvres [1948]. 128p. 15.5cm.

SEMAINES SOCIALES DU CANADA.

La Paix. Compte rendu des Cours et Conférences. XXVe session, Trois-Rivières, 1948. Montréal, Ecole Sociale Populaire. 246p. 24.5cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

TEISSIER (Maurice).

La Chanson de Roland. Traduite en français moderne d'après le manuscrit d'Oxford. Avec illustrations de Christiane Grand-saignes d'Hauterive. Paris, Lanore [1947]. 133p. ill. 23cm.

* * *

Textes liturgiques. [Introduction par Jean Bouchard, s.j.] Montréal [l'Entr'aide], 1948. 2v. 21cm. (Coll. *Frangipani*, nos 19 et 20) \$2.00 franco.

* * *

Unitas. Revue internationale trimestrielle, organe de l'Association Unitas. Paris, Desclée de Brouwer. 80p. 22cm. Directeur : R. P. Charles Boyer, s.j.

1ère année, nos 1 et 2. Août et novembre 1948.

N.B. — Seuls les livres dont le prix est indiqué dans les références sont en vente à notre librairie.

REVUES

REVUES CANADIENNES

* * *

L'Action Nationale [revue mensuelle]. Montréal, Ligue d'Action nationale (422 est, rue Notre-Dame). 96p. 18.5cm. Directeur : André Laurendeau.

No spécial : *Pour gagner la paix*. Vol. 33, no 4. Mai 1949. 236p.

Ce numéro de *l'Action nationale* est un véritable volume, puisqu'il compte plus de deux cents pages. Il est d'un intérêt exceptionnel, tant par la valeur de ses articles que par leur actualité. Tous ceux qu'intriguent les inconséquences flagrantes de la politique internationale, qui s'indignent de l'illogisme et du fanatisme d'une propagande hystérique et qui s'interrogent avec anxiété sur la légitimité d'une nouvelle guerre, se doivent de lire cette série de textes qui se caractérisent par une analyse rigoureuse des faits. Il suffit d'énumérer les titres de ces textes et leurs auteurs pour donner quelque idée de leur opportunité, de leur réalisme : *le Procès d'une victoire*, par Paul Sauriol, *Vision de la Terre promise* par Jean Pellerin, *Une troisième guerre : chance du communisme* par Jean-Marc Léger, *la Moralité de la guerre* par le R. P. Louis Lachance, o.p., *Ce qu'on pense de la croisade au Vatican* par François-Albert Angers, *les Russes ont-ils toujours tort ?* par André Laurendeau, *Sécurité collective ou suicide collectif* par François-Albert Angers, *Pour une politique de courage* par Gérard Filion.

Cet examen de conscience démocratique suggère des réflexions assez malicieuses à l'adresse des dénigreurs du « nationalisme » canadien-français. La situation de ce dernier est vraiment paradoxale, ce qui n'a rien pour étonner dans le monde où nous vivons. On a tout fait et on continue de tout faire pour l'assimiler à quelque forme d'idéalisme mesquin. On le qualifie de provincialiste, d'isolationiste, de fasciste, de raciste et d'autres épithètes aussi fantaisistes. Or, il arrive qu'un numéro comme celui de *l'Action nationale*, qui est l'organe officiel du « nationalisme » chez nous, indique péremptoirement où se trouve le sens véritable et le souci sincère de l'universel au Canada. Une telle constatation rend encore plus sensibles les petitesse et les carences inexpiables des politiciens, des impérialistes, des « affairistes », bref des égoïsmes de toutes sortes qui parasitent le cadavre de la « civilisation ». A quand le triomphe des véritables politiques, qui ne soient pas que des pantins aux mains des entrepreneurs obstus d'une finance véreuse ?

Théophile BERTRAND

* * *

Marie [revue bimestrielle]. Le Magazine marial du jour. Nicolet, le Centre Marial Canadien. 64p. ill. 26cm. Rédacteur : Roger Brien.

Vol. III, no 1. Juillet-août 1949.

Comme l'écrivait Eugène Lapierre, dans *le Devoir* du 8 juillet dernier, « un périodique de chez nous vient d'accéder à la scène mondiale ». La satisfaction d'un tel succès est encore plus grande lorsque l'on songe qu'il s'agit de *Marie*, « avec la fondation de laquelle le Canada français enregistre au livre de l'Histoire une des plus belles pages mariales... » (R. P. Vadboncœur, c.ss.r.).

Nous nous permettons de citer encore, parmi le concert universel de louanges adressées à *Marie*, le témoignage vibrant de Son Exc. Mgr Julien le Couedic, évêque de Troyes :

Je puis bien le dire sans crainte de boursoufler ma pensée, *Marie* est la plus remarquable revue illustrée catholique de l'heure actuelle et l'une des plus riches, au point de vue de la vigueur de la pensée, de la connaissance qu'elle nous donne des plus beaux textes anciens, au point de vue aussi de sa valeur historique hors pair. (Extrait également du texte du *Devoir* cité plus haut.)

Il est bien difficile d'ajouter à de tels éloges. Qu'on nous permette pourtant de constater que le numéro de juillet-août, comme les précédents, les justifie entièrement.

Nous nous félicitons de nouveau du fait que ce magazine marial international soit né chez nous, à une heure où le monde a plus que jamais besoin de la médiation toute-puissante de la Très Sainte Vierge.

Nous nous félicitons qu'il soit dirigé par Roger Brien, preux chevalier d'une Dame incomparable, dont l'enthousiasme, les gestes et les chants dégagent pour nous le charme des âges de foi ardente.

Nous nous félicitons d'y voir collaborer tant de laïcs, de France, du Canada et de tous les pays, qui déposent au pied du trône de la Suzeraine de l'univers l'hommage de leur dévouement.

Puisse le Centre Marial Canadien réaliser toutes ses ambitions apostoliques : monter *Marie* à 100 pages, pour répondre à la surabondance de la collaboration internationale ; atteindre au plus tôt les 50,000 abonnés nécessaires à cette publication de 100 pages, sans augmentation du prix de l'abonnement ; faire un succès de ses Services de Tracts Marials, d'Editions Mariales et de Librairie Mariale, de même que de l'organisation d'une Bibliothèque Mariale internationale.

Tous se doivent d'aider cette entreprise de foi chevaleresque, dont la devise répond admirablement aux besoins de l'heure : *Semper sentire cum Ecclesia et Pontifice.*

Théophile BERTRAND

BIBLIOTHECA

Section de l'Association Canadienne
des Bibliothécaires de Langue française

**Siège social : Université de Montréal, Bibliothèque,
2900, boul. Mont-Royal, Montréal**

Membres du Conseil : Président : M. Raymond **Tanghe** ; vice-président : M. Joseph **Brunet** ; secrétaire : le R. P. Fernand **Guilbault**, c.s.v. ; trésorier : M. Irénée **Sauvé**, p.s.s. ; conseillers : le R. P. Paul-A. **Martin**, c.s.c., Me Damien **Jasmin**, le R. P. Auguste **Morisset**, o.m.i., M. William **Milette** et Me Lucien **Lortie**. A titre de **membres fondateurs**, ont aussi voix consultative au Conseil : les RR. PP. Paul-A. **Martin**, c.s.c., P.-A. **Trudeau**, c.s.v., G. **Houle**, s.j., Mlle Marie-Claire **Daveluy** et M. Benoit **Baril**.

Une édition abrégée des tables de la classification décimale universelle

A Bruxelles, en 1895, eut lieu la première conférence organisée par l'Office international de Bibliographie. C'est au cours de cette conférence que les membres de l'Office international décidèrent de classer le répertoire bibliographique universel sur fiches qu'ils voulaient constituer d'après la classification décimale de Melvil Dewey dont la première édition était parue en 1876.

Dix ans plus tard, en 1905, paraissait le *Manuel de l'Institut international de Bibliographie*¹. Outre l'exposé des méthodes suivies dans la rédaction du répertoire bibliographique, cet ouvrage donnait les tables complètes de la classification décimale que dès lors on appela *universelle* pour la distinguer de la classification décimale de Dewey. La classification décimale universelle comportait déjà 40,000 divisions. C'est dire qu'aux tables originales de Dewey on avait ajouté, tout en gardant le principe de la décimalisation, de nombreuses cotes ainsi que des tables complémentaires. Ce manuel constitue la première édition internationale de la classification décimale universelle.

¹ Le *Manuel de l'Institut international de Bibliographie* fut publié par fascicules de 1899 à 1905. Cependant dans l'historique de l'I.I.B., on donne l'année 1905 comme date officielle de sa publication.

La deuxième édition internationale² fut publiée de 1927 à 1933. En 1934, on commença la publication d'une traduction en allemand³ que l'on considère comme la troisième édition internationale. En 1936, paraissaient les premiers fascicules d'une traduction en anglais⁴ qui constitue la quatrième édition internationale. Enfin en 1938, l'Office international de Bibliographie et de Documentation entreprenait la publication d'une nouvelle édition complète en langue française, la cinquième édition internationale. Lorsque survint la guerre qui arrêta l'œuvre entreprise, quelques fascicules étaient parus, notamment les tables de la religion et de la théologie (classe 2), les tables des sciences sociales (classe 3) moins l'éducation (37) et, ce qui nous intéresse ici d'une façon particulière, les *Tables abrégées et les Principes et les Règles de la classification*⁵.

Dès avant la fin de la guerre, ces tables abrégées, comme d'ailleurs toutes les autres publications de l'O.I.B.D., étaient complètement épuisées. Aussitôt que les circonstances le permirent, on décida de les rééditer. La brochure est parue en 1947 sous le titre de *Classification décimale universelle. Tables abrégées. Principes et Règles de la classification*⁶. Elle comprend 80 pages, dont 10 environ sont consacrées aux introductions, 25 aux tables systématiques, 15 à l'index alphabétique et le reste à la théorie de la classification.

Cette nouvelle édition des tables abrégées est supérieure en plusieurs points à l'édition de 1938. Tout d'abord le format est plus pratique parce que plus petit. En ce qui concerne les divisions, il faut noter que plusieurs tables sont plus développées, v.g. celles de la théologie pastorale (25), de l'Eglise (26), de l'Economie politique (33).

Une étude comparative des deux éditions nous a aussi montré qu'on a tenu compte des améliorations apportées à la classification depuis l'édition de 1938. Comme exemple, citons le cas de l'Action catholique. Cet important sujet n'était pas mentionné dans les éditions précédentes. Or, en se basant sur les additions et suggestions de notre ouvrage *Religion, Théologie, Droit Canonique*⁷, les

² *Classification décimale universelle* [...] édition complète. Bruxelles, Institut international de Bibliographie, 1927-33. 3 vol. 27.5cm.

³ *Dezimal-Klassifikation, deutsche Gesamtausgabe*, 3. internationale Ausgabe. Berlin, Beuthverlag, 1934 —

⁴ *Universal Decimal Classification*, complete English edition, fourth international edition. London, Simpkin-Mashall, 1936 —

⁵ Office international de Bibliographie et de Documentation ; *Classification Décimale Universelle. Tables abrégées*. [...] Bruxelles, Editiones Mundaneum S.C., 1938. 68p. 27cm.

⁶ *Classification Décimale Universelle. Tables abrégées — Principes et règles de la classification*. Bruxelles, Editiones Mundaneum S.C., 1947. 80p. 21cm.

⁷ Martin (R.P. Paul-Aimé), c.s.c., *Religion. Théologie. Droit Canonique*. Classe 2 et division 348 de la classification décimale. [...] Montréal, Mes Fiches, 1938. 118p. 21.5cm.

rédacteurs du fascicule de la classe 2 de la 5e édition des tables complètes⁸, fascicule paru en 1939, ont classé l'Action catholique sous 256 *Sociétés laïques créées en vue d'œuvres paroissiales*. L'édition abrégée de 1947 tient compte de cette addition ; si bien que sous 256 on lit ce qui suit : *Sociétés laïques créées en vue d'œuvres paroissiales. Sodalités, Action catholique. J.O.C. J.A.C. J.I.C. Scoutisme. Patronage. Croisade Eucharistique, etc.*

Par ailleurs, l'édition abrégée de 1938 comprend, outre les tables alphabétiques et systématiques, les principes et les règles de la classification et des notes sur la documentation universelle, sur l'organisation du travail intellectuel, ainsi que sur l'historique des Instituts de Bruxelles. Dans l'édition que nous avons sous les yeux, on a omis l'histoire des Instituts de Bruxelles ainsi que les notes sur la documentation universelle, mais on a reproduit intégralement tout ce qui concerne les principes et les règles de la classification décimale universelle. A notre avis, ces principes sont trop élaborés pour une édition abrégée. Ils s'imposent en tête d'une édition complète ; il ne faut pas oublier en effet que la brochure des tables abrégées de 1938 était le fascicule 1 et 2 des tables complètes dont on avait fait un tiré à part. Dans une édition abrégée comme celle que nous étudions actuellement, il aurait été mieux, croyons-nous, d'omettre certains de ces exposés de principes qui ne paraissent pas essentiels. Nous craignons que les usagers des tables abrégées ne se perdent dans l'abondance de détails.

Cette restriction faite — elle est d'ailleurs très minime — nous tenons à dire que la brochure paraît devoir être d'une grande utilité. Nous sommes d'avis qu'elle peut servir à la classification de bibliothèques de 6 à 7,000 volumes, à condition naturellement qu'il s'agisse de bibliothèques générales dans lesquelles les collections sont réparties selon les proportions normales entre les 10 classes de la classification décimale universelle. Cette brochure sera aussi très utile à tous les bibliothécaires et bibliographes de langue française qui utilisent Dewey. Elle leur fournira une théorie claire et précise du système décimal ; elle leur donnera également le vocabulaire technique français sur un grand nombre de problèmes que mentionne Dewey mais en utilisant naturellement la terminologie de langue anglaise.

Il faut donc féliciter de cette réalisation les directeurs de l'O.I.B.D. qui, malgré les difficultés présentes, continuent leur travail. Espérons que prochainement ils seront en mesure de reprendre la publication de la 5e édition internationale.

Paul-Aimé MARTIN, c.s.c.

⁸ *Classification Décimale Universelle — 2 — Théologie — Religion*. Fascicule 2 des tables complètes de la Classification Décimale Universelle. Bruxelles, Editions Mundaneum S.C., 1939. 51p. 29cm.

Les bibliothèques de la Commission scolaire de Montréal¹

La Commission scolaire de Montréal fait tout ce qu'elle peut, suivant ses ressources financières et ses moyens d'action, pour développer le goût de la lecture chez ses maîtres et chez ses élèves. Elle met à leur disposition des bibliothèques spécialisées dont tous les livres sont choisis avec soin par des personnes compétentes.

Il existe actuellement à la Commission une importante Bibliothèque des Instituteurs dont mademoiselle Hélène Grenier est la bibliothécaire. Il existe également un excellent service de Bibliothèques scolaires placées sous la direction de monsieur Joseph Brunet.

D'après le rapport de la Direction des Etudes, pour l'année scolaire 1946-47, la Bibliothèque des Instituteurs comptait 13,436 volumes. Au cours de cette même année, 430 nouveaux volumes furent catalogués et le nombre des nouveaux abonnés s'accrut de 108, ce qui portait le total des abonnés à 2,957. Le nombre des lectures sur place s'élevait à 3,394 et la circulation des livres et des revues à 7,825.

Les Bibliothèques scolaires n'étaient pas moins bien fournies et moins actives que la Bibliothèque des Instituteurs. En 1946-47, il y avait 48 bibliothèques dans les écoles élémentaires où se trouvaient 35,996 volumes. 9,945 élèves y étaient inscrits. Les Bibliothèques scolaires comprennent encore : les bibliothèques des écoles supérieures, la bibliothèque scolaire St-Jean-Baptiste (7,109 volumes), la bibliothèque de l'Administration.

Ces statistiques ont leur éloquence. On se figure sans peine que l'entretien, le fonctionnement et l'enrichissement de ces diverses bibliothèques représentent pour la Commission un budget annuel assez considérable.

A ce propos, il est aussi intéressant qu'instructif de voir le progrès accompli en ce domaine, en un peu plus de 75 ans.

Ci-dessous, on lira un extrait de résolution que l'archiviste de la Commission, Mlle Yvonne Deschênes, nous a communiqué par l'entremise du Directeur général du Service des Etudes.

Voici ce texte :

COPIE DE RESOLUTION ADOPTEE PAR LE BUREAU DES
COMMISSAIRES D'ECOLLES CATHOLIQUES ROMAINS DE LA
CITE DE MONTREAL

¹ Texte tiré de *l'Ecole canadienne*, décembre 1948, p. 254.

Séance du 23 avril 1869

Proposé par M. Boulanger, secondé par M. Leblanc et résolu.
Qu'il soit fondé une bibliothèque pour l'usage de l'académie commerciale catholique de Montréal, et à cet effet, il sera dépensé une somme annuelle de cent piastres (\$100.00) à compter de l'année courante, en acquisition de livres et de rayons pour les placer, pour former cette bibliothèque.

Le Principal de ladite Institution aura la faculté d'acheter les livres à son choix, mais nul livre ou livres ainsi achetés par lui ne seront payés par les Commissaires à même les fonds susdits, à moins que les ouvrages achetés par lui ne reçoivent l'entière approbation desdits commissaires. En conséquence, ledit Principal devra donner aux Commissaires annuellement une liste des ouvrages par lui achetés, pour en obtenir leur approbation.

(signé) M.C. Desnoyers
secrétaire-trésorier

copie conforme

* * *

En 1869 la Commission scolaire de l'époque décidait donc de consacrer la somme annuelle de \$100.00 pour l'établissement de la première bibliothèque scolaire. A la lumière des chiffres donnés plus haut, il est permis de mesurer la route parcourue depuis la modeste fondation. Ici encore le grain de sénévé a produit un grand et bel arbre.

R. D.

Rédaction des catalogues

II — LE CATALOGUEUR, LE LIVRE ET LA FICHE (suite)

C) LE CATALOGUEUR ET LA FICHE BIBLIOGRAPHIQUE

1. — *Définition.* Qu'est-ce que la fiche bibliographique ? — L'instrument de travail du catalogueur, celui qui permet à son adresse et à sa science de s'exercer.

Chaque volume requiert une série de fiches avant que l'on puisse admettre que l'ouvrage a été dépouillé de façon satisfaisante. Ces fiches doivent présenter un ouvrage sous tous les aspects possibles. Il faut accorder toute l'attention requise aux vedettes d'auteur, de titre, de sujet et de renvoi analytique. La fiche bibliographique reflète, vraiment, le bon ou le médiocre travail du catalogueur avec une fidélité qui justifiera toutes ses craintes à ce sujet.

2. — *Le format international standardisé de la fiche.* La fiche, en son format international mesure 3×6 pouces, ou 7.5×12.5cm., ou encore 75×125mm. « Elle est perforée à 8mm. du bord inférieur d'un trou circulaire de 8mm. de diamètre, placé sur l'axe vertical de la carte » (Crozet, *Manuel du bibliothécaire*).

Elle sera en bristol blanc, et glacé, ce qui la gardera propre et la fera résister plus longtemps aux manipulations des lecteurs. Bien entendu elle sera réglée, si elle est écrite à la main ; si elle est dactylographiée, elle sera ou toute blanche, ou réglée d'une seule ligne rouge horizontale au haut, et de deux lignes verticales

rouges à gauche de la fiche. La ligne horizontale unique, dite *la ligne de la vedette* (elle la reçoit toujours) sera tracée à 12mm. du bord supérieur. Les deux lignes verticales, à gauche, seront tracées, l'une à 16mm. du bord, l'autre à 22mm.

Partout aujourd'hui on reconnaît la nécessité d'uniformiser le format des fiches en même temps que sa physionomie, son aspect, en général. C'est le résultat d'un long travail de persuasion de la part des bibliographes, des bibliothécaires et des bibliophiles.

En 1910, au *Congrès international de bibliographie et de documentation*, à Bruxelles (25-27 août 1910), à la suite d'une communication sur l'emploi nécessaire en librairie des fiches internationales, les vœux suivants furent formulés :

« *Art. 15 - Fiches.* Il est désirable de généraliser l'emploi des fiches et d'adopter le format international 75×125mm. pour les répertoires bibliographiques ou les catalogues ».

Le Congrès international des bibliothécaires et des bibliophiles, tenu à Paris, en avril 1923, a enfin, « confirmé pleinement la résolution du Congrès plus haut cité, et invité instamment MM. les éditeurs de tous les pays, collectivement et personnellement, à vouloir bien adopter l'usage de la fiche internationale, à l'occasion de toutes les éditions pour favoriser le développement de la haute culture universelle ». Crozet, dans son *Manuel pratique du bibliothécaire*¹ (Paris, Nourry, 1937, p. 108), déplore « la diversité actuelle des catalogues, en France, notant le gaspillage absurde de temps et d'argent » qui en résulte. « Telle bibliothèque, dit-il encore, reçut, en 1914, un legs de 12,000 volumes, et en 1919, un don de 15,000 volumes nouveaux. Malgré un travail intense, l'absorption de ces dons dans les catalogues n'est pas encore terminée, le personnel actuel réduit à l'indispensable ne pouvant cataloguer qu'un millier de volumes par an. Cependant, à chacune des deux bibliothèques offertes, correspondait un catalogue. Mais établi sur registre et dans l'ordre des acquisitions, il était inutilisable. Etablis sur fiches du type indiqué ci-dessus, ces catalogues auraient été mis à la disposition du public en moins d'un an. »

3. — *Les procédés graphiques.*

Il y a quelques procédés graphiques en usage dans la transcription des titres sur fiches.

a) *La transcription à la main d'abord.* Vous la pratiquerez à moins que vous n'ayez à votre disposition un dactylographe, et un dactylographe muni des accessoires indispensables à la rédaction des fiches. (Veillez aussi à ce que la machine à écrire soit douce et silencieuse.) Il est d'usage dans les écoles de bibliothécaires anglo-américaines de faire montre d'une écriture droite, très uniforme, ou de tracer chaque lettre à la façon des caractères d'imprimerie. L'écriture à la main, en tout cas, doit être sobre,

¹ Cet ouvrage a été réimprimé à Montréal, chez Fides.

sans pleins, ni déliée, les majuscules rares et de petite taille, les lettres bien à la ligne et presque verticales.

b) A part la machine à écrire, le dactylographe, mentionnons les petites imprimeries rotatives, ou encore les imprimeries minuscules à caractères en caoutchouc, avec un composteur de cinq ou six lignes, de la dimension d'une fiche. Il se trouve aussi des machines imprimant des clichés métalliques, et devenant à la fois machine étampeuse et machine imprimante (Voyez Crozet, *Manuel pratique du bibliothécaire* pour l'illustration et la description de ces machines ; aussi les catalogues des firmes américaines, Gaylord et autres). La reproduction, enfin, peut se faire au moyen de la photographie. Ce procédé est jugé économique. Des bibliothécaires français préconisent le découpage des notices bibliographiques correctement faites dans certains catalogues d'éditeurs. Ainsi la *Bibliographie de la France* présente au début de chaque livraison des notices bibliographiques reproduisant les fiches actuelles de la Bibliothèque Nationale de Paris.

c) *La fiche imprimée.* Les très grandes bibliothèques, en Amérique, font imprimer leurs fiches, tirant chaque fiche à plusieurs exemplaires. Ces bibliothèques impriment, en outre, des bibliographies spéciales et des bulletins bibliographiques mensuels, où sont insérées les notices bibliographiques décrivant soit des ouvrages spéciaux, groupés par sujets, soit les toutes dernières acquisitions de la bibliothèque.

L'institution qui demeure vraiment sans rivale au monde au point de vue de l'impression et de l'expansion des fiches imprimées, c'est la *Bibliothèque du Congrès*, à Washington. Toutes les bibliothèques américaines font appel à ses ressources bibliographiques admirables, soit en achetant les fiches imprimées d'un ou de plusieurs volumes, soit en s'abonnant à leurs feuilles d'épreuves, sur papier « Manille ». Tout dépend de l'utilisation qu'on désire faire de ces cartes rédigées par des catalogueurs experts, des spécialistes dans les diverses branches du savoir humain, et des linguistes distingués. Notre Bibliothèque Municipale, à Montréal, reçoit, pour sa part, les feuilles d'épreuves de la Bibliothèque du Congrès. La Bibliothèque de l'Université McGill possède la collection complète des fiches de la Bibliothèque du Congrès établies au nom de l'auteur. Elle constitue pour Montréal, et la province de Québec en général, ce que les autorités, à Washington, appellent *a depository catalog*. A la Cité du Vatican, à Rome, à la Bibliothèque Nationale, à Paris, entre autres grandes et célèbres institutions mondiales, on trouve des *depository catalog* venus de Washington.

III — LA FICHE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire du chapitre :

A) *Les fiches à rédiger. Deux sortes de fiches :* 1) *La fiche principale. Définition.* 2) *Les fiches secondaires ou de rappel. Définition.*

Nomenclature. 3) Caractère indispensable de certaines fiches. — B) *Système de la fiche uniforme.* 1) Définition. 2) Origine et expansion. 3) Avantages. 4) Façon de procéder.

A) LES FICHES A RÉDIGER

Il y a deux sortes de fiches à rédiger.

1. — *La fiche principale.* Elle est établie généralement, au nom de l'auteur ou de son substitut (nom d'un Etat, d'une corporation, d'une société, etc.). On la reconnaît en ce qu'elle porte sur la première ligne (qui est toujours la ligne de la vedette) et appuyée contre la première verticale (si la fiche est dactylographiée, sinon à 12mm. du bord à gauche), le nom d'un auteur ou de son substitut.

Si on la nomme *fiche principale*, au lieu de fiche au nom de l'auteur, qui semblerait plus logique, c'est qu'elle s'étend aussi à la description des ouvrages anonymes, c'est-à-dire des ouvrages dont on ne connaît pas l'auteur (qui demeure introuvable), ou bien, au contraire, dont les auteurs sont si nombreux qu'on ne serait pas justifiable de choisir tel ou tel en particulier (dans le cas des anthologies, par exemple, ou encore des encyclopédies et des périodiques).

2. — *Les fiches secondaires ou de rappel.* On peut les définir par cette formule brève : toute fiche autre que la fiche principale constitue une fiche secondaire ou de rappel.

Elles sont au nombre de dix, généralement, dans les bibliothèques ayant un fonds de quelque importance. En voici la simple nomenclature. Nous reprendrons et pousserons l'étude de chacune d'elles dans des leçons subséquentes.

- a) Fiche-titre.
- b) Fiche-matière.
- c) Fiche de renvoi.
- d) Fiche d'orientation.
- e) Fiches de renvoi analytique (I. Au nom de l'auteur. II. Au nom du titre. III. Au nom du sujet).
- f) Fiche au nom de l'éditeur, ou du traducteur, ou du compositeur, ou de l'illustrateur, etc. Facture invariable dans chaque cas.
- g) Fiche au nom d'une collection.
- h) Fiche topographique.
- i) Fiche d'identification.
- j) Fiche-rubrique (I. Au nom de la rubrique ou vedette du sujet. II. Fiche de renvoi d'une rubrique rejetée à une rubrique adoptée. III. Fiche d'orientation).

(à suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Un document unique

La vérité concernant LE CARDINAL MINDSZENTY

Un illustré de 24 pages en couleurs sur un des crimes les plus odieux de l'histoire contemporaine, qui vous dévoilera tous les faits de l'ignoble procès Mindszenty.

L'unité : \$0.10 ; la douzaine : \$1.15 ; le cent : \$9.00 ; le mille : \$80.00

Un nouveau "Brigitte"

BRIGITTE ET LE COEUR DES JEUNES

par BERTHE BERNAGE

« Berthe Bernage possède une étonnante psychologie du milieu de la bourgeoisie moyenne de notre époque et elle l'analyse avec un jugement optimiste, une compréhension, parfois une « compassion », une hauteur de vue et un sens chrétien que son dernier livre excelle à prouver » (*Revue des Cercles d'études d'Argers*).

251 pages : \$1.25 (par la poste : \$1.35)

Un ouvrage précieux

LE ROMAN RÉGIONALISTE AUX ÉTATS-UNIS

par HARRY BERNARD, Docteur ès Lettres

Harry Bernard publie dans la collection l'Hermine, une thèse de doctorat ès Lettres sur le roman régionaliste aux États-Unis. L'auteur y a mis plus de dix ans d'un labeur assidu. L'oeuvre est unique. Elle ouvrira de larges horizons sur l'importance du régionalisme dans la formation d'une littérature nationale.

388 pages, format 5½×8 : \$3.00 (par la poste : \$3.25)

FATIMA merveille inouïe

par

C. Barthas et G. Da Fonseca, s.j.
2e édition, entièrement revue

Pages sublimes qui nous racontent les événements si extraordinaires de Fatima. Apparitions, pèlerinages et miracles y sont rapportés avec un luxe de détails. On y trouve aussi des inédits sur les interrogatoires des principaux témoins du « plus grand fait surnaturel des temps modernes ».

348 pages, 34 illustrations

\$1.50 (par la poste : \$1.65)

La Vérité sur

1 — L'ÉGLISE

2 — LE MARIAGE

Toutes les plaquettes de la collection « La vérité sur » sont bourrées de renseignements utiles, fournis avec un esprit alerte et combatif. Pas de verbiage ni de longs discours. Les réponses vont droit au but et donnent la moelle même de la théologie.

Chacun : 32 pages : \$0.15

(par la poste : \$0.18)

QUELQUES VOLUMES FRANÇAIS ET BELGES :

CLAUDEL, Paul ; *Théâtre*, Tome I-II. \$2.50

CHANCEREL, Léon ; *Le Théâtre et la jeunesse*. 182p. \$1.50

FRANCHET, Claude ; *Les Trois Demoiselles Colas*. 352p. \$1.75

TYL ; *Pour ses beaux yeux*. 218p. \$1.35

Présence de Dom Marmion — 286p. \$3.50

DELFORGE, Dom Thomas ; *Le Sacrifice du Soir*. 78p. \$0.65

BOTHIER, Louis ; *Climat chrétien*. 170p. \$1.75

MORIN, Dom Germain ; *Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. 254p. \$1.25

(ajoutez 10% pour frais de port)

2^e ÉDITION
annotée par
PAUL LOYONNET

Analyse et commentaires
190 exemples musicaux

Les neuf symphonies de
BEETHOVEN
par RENÉ GIRARD

- « Ouvrage exceptionnellement documenté, bien que très accessible. »
Jeunes Forces
« Un chef-d'oeuvre d'explication de textes. »
André ROUSSEAU, **France-Illustration**
« Il n'était pas facile d'analyser aussi clairement et aussi simplement
les symphonies de Beethoven. »
Jean VALLERAND, **Montréal-Matin**
« ...Une date dans notre vie culturelle... »
Hélène GRENIER, **Notre Temps**
176 pages, ill.: \$1.50 (par la poste : \$1.65)

Autres volumes sur la musique :

Initiation à l'orchestre, par Wilfrid PELLETIER. 137 pages, 5½×8,
hors-texte et illustrations : \$1.25 (par la poste : \$1.35).

L'année liturgique au grand orgue, par Joseph BONNET,
5 hors-texte, format 7½×9½ : \$1.50 (par la poste : \$1.65).

soyez renseigné

**ABONNEZ-VOUS À
MES FICHES**

- REVUE MENSUELLE ● UNIQUE AU MONDE ●
NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE

Chaque numéro régulier de **MES FICHES** présente seize résumés d'articles
de fond, avec cote décimale et vedette-sujet pour les classer. Tout ce qu'il
vous faut :

- Pour compléter votre formation intellectuelle,
- Pour vous constituer une documentation facile à consulter.
- Pour être en mesure de parler avec aisance sur tous les sujets.



Tous les domaines du savoir humain y sont abordés :

- | | |
|---------------------|-----------------------|
| ● Culture | ● Sciences appliquées |
| ● Philosophie | ● Beaux-arts |
| ● Religion | ● Littérature |
| ● Sciences sociales | ● Histoire |
| ● Linguistique | ● Géographie |
| ● Sciences pures | ● Biographies |



Demandez un exemplaire de « **MES FICHES** » au comptoir

Abonnement d'un an (10 nos)..... \$1.50
Chacune des onze premières années..... \$2.00
La collection complète (12 ans) avec Tables et suppléments..... \$26.00
La collection complète, classifiée par ordre décimal dans 15 cahiers..... \$48.00
La collection complète, avec tables et suppléments..... \$48.00
La collection complète reliée (15 volumes dont 3 tables)..... \$47.00

REÇU LE

2 JUL. 1975 **FIDES** ● 25 est, rue Saint-Jacques ● **MONTREAL**

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC